

UNIVERSITÉ ASSANE SECK - ZIGUINCHOR



UFR des Lettres, Arts et Sciences Humaines

Département de Lettres Modernes

Mémoire de Master

Spécialité : Grammaire moderne

Parcours : Sociolinguistique

« Analyse des pratiques langagières chez les étudiants allochtones de l'Université Assane SECK de Ziguinchor. »

Présenté par :

Abdou FALL

Sous la direction de :

Mme Ndiémé SOW

Maître de Conférences titulaire.

Année académique : 2018-2019

UNIVERSITÉ ASSANE SECK - ZIGUINCHOR



UFR des Lettres, Arts et Sciences Humaines

Département de Lettres Modernes

Mémoire de Master

Spécialité : Grammaire moderne

Parcours : Sociolinguistique

« Analyse des pratiques langagières chez les étudiants allochtones de l'Université Assane SECK de Ziguinchor. »

Présenté par :

Abdou FALL

Sous la direction de :

Mme Ndiémé SOW

Maître de Conférences titulaire.

Année académique : 2018-2019

Dédicaces

*À mon père Babacar et à ma mère Mame Bousso FALL,
Je dédie ce travail.*

*S'il y a une personne qui mérite tous les sacrifices de la vie, c'est bien toi maman
Pour mon bonheur, tu t'es toujours sacrifiée
Pour ma réussite, tu t'es toujours donnée à fond
Sans toi je ne serai jamais arrivé à ce stade
Les valeurs cardinales que tu m'as inculquées seront toujours ma ligne de
conduite
Je suis fier d'avoir une mère comme toi, si courageuse, si digne, si sainte
Je ferai tout pour mériter cette grâce que le Bon DIEU m'a accordée.*

Ton fils qui t'aime tant Maam Bousso Baali !

*À la mémoire de ma défunte grand-mère Faty FALL et à celle de mon
frère feu Mouhadoul Amiin FALL*

Remerciements

Je rends grâce au bon Dieu qui m'a donné vie et une santé pour mener à bien ce projet ; paix et bénédiction sur son prophète. C'est le moment de rendre un vibrant hommage à mon guide spirituel Imam Mouhamadou Mamoune Bousso à qui je souhaite une longévité et une santé de fer.

Ce travail a bénéficié de la collaboration, du soutien de nombreuses personnes et au risque d'oublier quelqu'un, je dis merci à vous tous. Je tiens à remercier particulièrement :

Ma directrice de recherche, Madame Ndiémé Sow, qui a accepté de m'encadrer et qui n'a cessé de me soutenir, de m'encourager et de suivre ce travail avec une attention particulière tout au long de la rédaction. Et à l'endroit de qui, je ne taris jamais d'éloges. Vos conseils et orientations m'ont été très utiles, professeur soyez-en remerciée.

Je tiens à remercier les membres du jury qui ont accepté de m'accompagner dans cette dernière phase de ce travail.

Mes remerciements vont également à l'endroit du corps professoral du département de Lettres Modernes.

Ma plus profonde gratitude va à l'endroit de mon cher oncle Abdou Khadre KA qui n'a jamais cessé de m'encourager et de formuler des prières à mon endroit.

Mes remerciements les plus chaleureux vont à l'endroit de la famille Mbengue pour son hospitalité, ses encouragements et prières à l'endroit de ma modeste personne. Je tiens particulièrement à citer mes tantes Ndeye Diarra Coly et Touty Coly ; et une mention spéciale à Mohamadou Mbengue pour ses conseils et son soutien indéfectible ;

À mes sœurs Nogaye, Mbène et Seynabou Dieng qui est comme une mère, à mon meilleur ami Mor Fall, pour ne pas blesser sa modestie je ne parlerais de son soutien ;

À Sokhna Aminata Thiam, à Khadim Mboup, à mon frère et ami Babacar Fall ainsi qu'à toute la famille de Mor Dior Fall.

Ma gratitude va à l'endroit des dahiras Matlaboul Fawzeyni de l'Université Assane Seck, Bichroul Kourama et Mafatikhoul Bichri de Tivaouane qui m'ont formé dès les premiers pas à la quête de l'agrément du vénéré cheikh Ahmadou Bamba.

Je remercie mes amis de la chambre 26 E pour leur disponibilité et le respect qu'ils me vouent.

Je remercie toutes les personnes qui, de près ou de loin, n'ont cessé de m'encourager et de formuler des prières pour l'aboutissement de ce travail. Je vous serai toujours reconnaissant et soyez en remerciés.

Sommaire

Introduction	5
Première partie : Approche méthodologique du travail.....	11
Chapitre 1 : Concepts et état des pratiques langagières.....	13
Chapitre 2 : État de la recherche.....	28
Chapitre 3 : Approche pratique du travail.....	36
Deuxième partie : Présentation et analyse des résultats.....	41
Chapitre 1 : Analyse des données.....	43
Chapitre 2 : Étude des usages langagiers.....	60
Conclusion.....	83
Bibliographie.....	88
Table des matières.....	92

Liste des sigles

ANSD : Agence Nationale de la Statistique et de le Démographie.

AOF : Afrique Occidentale Française.

Convention de transcription

- ❖ Hésitation : §
- ❖ Exclamation : !
- ❖ Interrogation : ?
- ❖ Intonation ascendante : ↗
- ❖ Intonation descendante : ↘
- ❖ Etirement vocalique : ++
- ❖ Rire : ùù
- ❖ Pause : \
- ❖ Action démonstrative : **↳**
- ❖ Traduction en français : =

Introduction

La situation sociolinguistique du Sénégal est fortement marquée par une coexistence de nombreuses langues. Cette coexistence se lit à travers les langues locales et celles étrangères qui est dû à l'histoire du pays et les exigences de s'ouvrir aux autres. Ainsi, il va de soi que ces aspects aient une influence sur les pratiques langagières. Notre étude porte sur l'analyse des pratiques langagières des étudiants de Ziguinchor ; de ce fait, nous nous intéressons aux usages des langues parlées par notre population d'étude. Parler de pratiques langagières suppose une description de la manière dont les langues sont parlées par les étudiants en se basant sur les différentes situations de communications possibles où des interactions sont recueillies.

Cette étude s'intéresse à l'analyse des pratiques langagières des étudiants de Ziguinchor. L'analyse est plus ou moins complète dans la mesure où les pratiques langagières sont étudiées en faisant mention de la presque totalité des facteurs et phénomènes qui l'impliquent. C'est-à-dire que des phénomènes linguistiques comme langagiers sont abordés pour une meilleure approche des pratiques langagières. C'est à ce titre que l'histoire du Sénégal trouve toute son importance de même que le cadre social du pays.

Au Sénégal, cet élément est non négligeable du simple fait que le pays est connu par la coexistence des langues et des communautés qui les pratiquent. Il est à préciser que les langues vont de pair avec les groupes ethniques qui les utilisent et qui s'identifient derrière ces langues. C'est pour dire les liens très étroits qui existent entre langues et groupes ethniques. Les langues locales qui existent au Sénégal ne sont pas utilisées dans le pays dans les domaines formels et elles n'ont pas de fonctions spécifiques même si bon nombre d'entre elles sont codifiées.

C'est la langue française qui bénéficie d'un statut privilégié car elle est la langue officielle du pays. Tout de même, il faut préciser que le wolof est au Sénégal la langue la plus véhiculaire. Le constat est qu'au Sénégal chaque individu a son propre niveau de compétence linguistique.

En dehors de leurs langues de communautés, les étudiants ont acquis au cours de leur formation scolaire et universitaire d'autres langues étrangères qui sont des langues d'apprentissage, c'est-à-dire celles qui sont utilisées dans l'enseignement. Á cela il faut ajouter les nombreux phénomènes qui touchent la langue et le langage. Autant d'éléments qui montrent que les étudiants ont des compétences linguistiques différentes de celles des autres personnes n'ayant pas fréquenté l'école.

La ville de Ziguinchor est la quatrième ville du Sénégal. Elle est la capitale de la région qui porte le même nom qui se situe au Sud-Ouest du pays. Sur les plans ethnique et linguistique la ville est riche et connaît une diversification du fait la présence de beaucoup d'ethnies et de langues.

En dehors de sa richesse ethnique et linguistique, Ziguinchor abrite l'Université Assane SECK. Ce qui prouve, avec la présence des étudiants qui viennent de presque partout, d'importants phénomènes de langages sont constatés. Chaque individu représente une communauté linguistique par le biais de la langue qu'il pratique, ainsi tout locuteur s'identifie à son groupe ethnique à travers la langue : « il y a derrière chaque langue un ensemble de représentations explicites ou non, qui expliquent le rapport à cette langue sous d'attachement ou de répulsion » (Bautier 1995, 2001, 2005).

Les langues sont marquées par des phénomènes qui proviennent de la stabilité, de l'instabilité entre autre qu'elles peuvent connaître :

Toute langue peut être considérée comme présentant à la fois des zones de réalisations stables et des zones de réalisations instables(...). Les zones instables se caractérisent par les variations et les alternatives(...) dans la linguistique, on considère que la variation peut être appréhendée sur quatre plans : diachronique, sociologique, situationnel et interne à la langue ou inhérent (Boutet, 1994 :7).

Cela montre que pour une analyse de la question des pratiques langagières il serait intéressant d'aborder ces différents aspects relatifs à la langue.

Ainsi, l'on mettra en exergue tous ces phénomènes qui touchent les pratiques langagières car le milieu universitaire se présente comme une microsociété du fait qu'il est cosmopolite.

Dans ces contacts de cultures, de langues et de différents niveaux de vie vont apparaître les variations diatopique, diastratique, diaphasique, diamésique. Cela va permettre de faire une analyse complète des pratiques langagières chez les étudiants et particulièrement ceux de Ziguinchor.

Il sera question pour nous d'étudier judicieusement tous les phénomènes langagiers qui sont dans un dynamisme pour ensuite voir leurs impacts sur les langues.

Les étudiants qui sont de jeunes intellectuels et appartenant tous à des communautés linguistiques, comment est-ce qu'ils se comportent face à cette réalité sociolinguistique ?

Dans cette partie, nous allons seulement donner quelques éléments car nous avons consacré un sous-chapitre entier à l'état des lieux.

Les pratiques langagières ont fait l'Objet de plusieurs études, même si parfois ces dernières s'appliquent à d'autres disciplines comme la sociologie et l'anthropologie du langage entre autres. Certaines études ont suggéré que les pratiques langagières sont tributaires de nombreux phénomènes socio-langagiers. Certains de ces phénomènes peuvent concerner le locuteur seulement avec ses compétences langagières, ou bien l'influence que le locuteur peut subir venant de son environnement familial ou encore son niveau d'étude. Dans une étude, Elisabeth Bautier (1995) fait ressortir pratiquement tous les phénomènes et variables qui impactent sur la langue. Ces facteurs sont en grande partie d'ordre familial, scolaire et situation géographique. A travers ces quelques variables, nous pouvons dire que les pratiques langagières ne sont pas stables, elles sont dynamiques car les facteurs qui l'induisent changent de façon perpétuelle.

Au Sénégal, plus particulièrement chez les étudiants on en voit rarement des études effectuées et faisant référence aux pratiques langagières des étudiants. Tout de même, nous pouvons considérer que toute étude sociolinguistique sur une société concerne aussi les étudiants parce que leur milieu d'évolution qui est l'université est une microsociété. Des recherches ont été menées dans la région sud du Sénégal avec notamment des travaux Caroline Juillard et Martine Dreyfus (2001) ou encore de Ndiémé Sow (2017). Nous allons nous appuyer sur ces recherches plus celles qui touchent à la situation sociolinguistique des étudiants. Nous allons voir aussi si d'autres éléments n'interviennent pas pour le dynamisme des pratiques langagières en se basant sur la théorie de Johashian Fishman (2000) qui fait référence à celui qui parle, à qui il parle et au moment où il parle.

Les pratiques langagières renvoient à la production langagière, c'est-à-dire elles désignent la production d'une ou des langues et ne s'intéressent qu'à la façon qu'une vérité est dite et non pas si ce qui est dit est vrai ou pas. Dès lors, ce qui nous intéresse c'est la manière dont les étudiants, qui sont nos enquêtés, s'expriment par rapport à des situations de communications différentes et avec des interlocuteurs différents.

Les sciences du langage, plus particulièrement la sociolinguistique, est un domaine qui donne réponse aux relations entre les langues et les sociétés qui les pratiquent. Notre étude est centrée sur les étudiants et la façon dont ils pratiquent les langues. Nous cherchons aussi à voir dans cette catégorie sociale des variations et les attitudes langagières par rapport à leur appartenance à une communauté linguistique, leur situation de communication et l'influence

des autres langues dites étrangères et qui sont celles d'enseignement. Au terme des résultats qui seront obtenus, nous apporterons notre modeste contribution pour l'évolution de la science, la sociolinguistique particulièrement et par la même occasion mettre en relief des résultats pour ce champ de recherche, le milieu étudiant, parfois peu exploité au Sénégal.

L'objectif de cette recherche est de rendre compte des réalisations différenciées des usages sociaux du langage. Le but de l'analyse se construit en même temps que la méthode qui permet de l'appréhender. Ainsi des éléments de réponse seront apportés à la question des pratiques langagières des étudiants et particulièrement ceux de l'Université de Ziguinchor et seront mis en contribution pour les sciences du langage.

De façon simple nous pouvons dire que l'interaction est une influence réciproque sur deux ou plusieurs éléments. Dans un cadre sociolinguistique l'on parlera d'actions que les interlocuteurs exercent l'un sur l'autre dans une situation communicationnelle bien précise :

Par l'interaction on entend à peu près l'influence réciproque que les participants exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres ; par une interaction, on entend l'ensemble de l'interaction qui se produit en une occasion quelconque quand les membres d'un ensemble donné se trouvent en présence continue des autres (Goffman, 1973 :13).

Dans un autre registre, l'interaction peut mettre les participants dans une situation de conflit ou bien dans une situation de coopération d'après l'avis de Vion (1992) qui stipule que l'interaction est « toute action conjointe conflictuelle ou coopérative, mettant en présence deux ou plus de deux acteurs. A ce titre le concept recouvre aussi bien les échanges conversationnels que les transactions financières(...) ».

Suivant Coseriu (1969), la variabilité est causée par plusieurs facteurs classés comme suit : on note une différence en fonction du temps (diachronique), de l'espace (diatopique), des caractères sociaux (diastratique) ou encore des activités (diaphasique). A cela s'ajoute le style personnel (diamésique).

Les pratiques langagières renvoient à l'ensemble d'une production et tous les facteurs et phénomènes qui touchent à la langue dans ses pratiques. Elles obéissent aussi à des critères et normes. En résumé, les pratiques langagières sont une :

Production hétérogène dans laquelle se trouvent obligatoirement présentes les dimensions culturelles, sociales, langagières, tout à la fois singulières (propre au sujet qui les produit) et

partagées (propre au groupe qui les reconnaît et en élabore les formes) et, de ce fait, normées (Bautier, 2001 :7).

Les pratiques langagières s'envisagent par rapport à la manière dont une réalité est exprimée et non pas par rapport à la réalité exprimée. Cela veut dire tout simplement que ce qui intéresse le chercheur c'est la façon de produire des interactions et non la production proprement dite.

Toute recherche nécessite au préalable des hypothèses qui vont guider. En ce qui concerne les pratiques langagières, nous allons poser un certain nombre de points qui se verront confirmer par les enquêtes de terrain ou encore par l'analyse des données que nous aurons à traiter. Car comme disait Calvet (1993) « les langues n'existent pas sans les gens qui les parlent »

Ainsi, nous souhaitons déterminer l'essentiel des facteurs qui déterminent les pratiques langagières comme par exemple l'influence de l'âge, du milieu, du niveau d'étude, de la situation de communication, du jugement fait sur les langues etc. Il est question aussi de voir la façon de parler des étudiants et ses impacts sur leurs langues d'origine.

Cette recherche se basera sur des théories et un travail de terrain qui mettra l'accent principalement sur trois éléments que sont : les locuteurs, les situations de production.

Avec notre perspective micro, notre approche méthodologique est essentiellement qualitative. Nous avons opté pour une démarche à travers l'observation participante et l'entretien semi-directif. Notre terrain d'étude est le campus pédagogique et le campus social pour mieux comprendre le comportement langagier des étudiants selon les différents espaces et selon les interlocuteurs. C'est ainsi que nous allons aborder la première partie de ce travail.

Première partie : approche méthodologique du travail

Il sera question dans cette première partie de notre travail d'aborder les fondements théoriques de cette étude. Dès lors, tous les concepts dont nous ferons référence seront élucidés pour une meilleure appréhension de notre thématique. La situation des pratiques langagières au Sénégal est mise en exergue avec des chercheurs et leurs travaux cités. C'est une façon aussi de mettre en relief les potentialités langagières du Sénégal et en conséquence, sa situation sociolinguistique.

La situation sociolinguistique du pays est aussi liée à son histoire qui a fait que la langue française occupe une place de choix en raison d'une politique linguistique qui fait de cette langue celle de l'enseignement et de l'administration. C'est-à-dire que c'est le français qui est considéré comme langue officielle du pays même si des combats ont été menés allant dans le sens de donner une place privilégiée aux langues dites locales comme le wolof.

Nous avons jugé aussi nécessaire de faire l'état de la recherche de façon globale pour les pratiques langagières au Sénégal, mais vu que notre terrain d'étude c'est l'université de Ziguinchor, nous ne saurions occulter la dimension locale des pratiques langagières avec notamment les quelques rares travaux trouvés nous interpellant. Il est important de souligner des facteurs non négligeables qui sont liés aux pratiques langagières qui sont d'ordre linguistiques ou extralinguistiques.

C'est aussi le moment d'aborder notre démarche qui se trouve être une démarche ethnographique qui nous a permis de suivre nos enquêtés et de pouvoir recueillir les interactions. A cela s'ajoutent les autres méthodes mises à contribution, la présentation de notre population d'étude entre autres. Une telle approche nous permet de connaître comment la question des pratiques langagières doit être abordée si nous tenons compte des travaux qui ont été faits dans ce sens.

Il y a lieu aussi de préciser des travaux portant sur les pratiques langagières qui existent mais s'appliquant à d'autres catégories de la société. Des études aussi ont été faites ici à Ziguinchor qui concernent toujours des catégories différentes de la nôtre. Par contre, nous n'avons pas trouvé de travaux portés essentiellement sur les étudiants de Ziguinchor ; par ailleurs nous avons pu consulter des travaux qui concernent la catégorie des étudiants. C'est ce qui nous permet de mettre en relation certains aspects que partagent les étudiants même si la différence des milieux peut être parfois fondamentale.

Chapitre 1 : Concepts et état des pratiques langagières

Il s'agit dans ce premier chapitre de donner les définitions de quelques concepts sociolinguistiques en rapport avec notre sujet. En outre, la pertinence de ces concepts nous oblige à en parler en faisant référence à des définitions données par différents chercheurs dans le domaine de la sociolinguistique. Il sera également question dans ce chapitre de faire la situation des pratiques langagières qui sont le point central de notre recherche.

1. Éluclidation conceptuelle

Il sera question dans ce sous-chapitre de mettre en exergue certains concepts de la sociolinguistique qui nous permettront, de par leur précision et leur pertinence, de mieux cerner la problématique choisie pour étudier les pratiques langagières. Et par la même occasion, ces concepts de base nous donneront les moyens de pouvoir interpréter et analyser les données. Les pratiques langagières sont caractérisées par un ensemble de phénomènes qui peuvent être d'ordre linguistique ou langagier. C'est-à-dire que certains phénomènes étudiés sont essentiellement liés à la langue contrairement à d'autres qui naissent de l'influence d'autres facteurs extralinguistiques. C'est ce que prouve la pertinence de sous chapitre pour pouvoir bien cerner les pratiques langagières.

1.1. Le multilinguisme

De sa formation, le terme multilinguisme exprime un état de fait où une multitude de langues existent au sein d'une société. Partant de cela, nous pouvons dire que le multilinguisme signifie la situation dans laquelle une société emploie différentes langues. Ainsi, parler de multilinguisme c'est faire allusion aux différentes langues pratiquées dans une société qui s'oppose par ailleurs au plurilinguisme qui s'applique à un individu.

Le multilinguisme est alors un fait de société et il implique la multiplicité de langues qu'une société utilise. Si on se réfère aux estimations des langues du monde, avec plus de 7000(sept mille) langues parlées par plus de 7(sept) milliards de locuteurs répartis dans les pays, on saura nettement que le phénomène de multilinguisme concerne pratiquement toutes les sociétés du monde. Ce qui explique en outre les autres phénomènes langagiers impliquant ainsi le dynamisme des langues, leur instabilité, le problème de sécurité des langues entre autres. Donc parler de pratiques langagières dans un pays aussi riche sur le plan langagier que le Sénégal implique nécessairement le multilinguisme.

Le multilinguisme est un phénomène commun à l'humanité. Il peut être aussi favorisé par le contexte socioculturel. Si l'on se fie aux données susmentionnées, on voit nettement que le monde est marqué par une pluralité de langues. C'est ce qui fait que « les communautés linguistiques se côtoient, se superposent sans cesse » (Calvet, 1993 :17) ; ce qui peut être causé par d'autres facteurs qui sont non moins importants comme les phénomènes migratoires, la scolarisation, l'influence familiale pour ne citer que ceux-là.

Le multilinguisme permet d'appréhender la vitalité des langues qui sont dans un dynamisme continué puis que les facteurs qui sont à l'origine de ce dynamisme sont changeants. Il faut noter à cet égard que le Sénégal est un pays connu de par sa diversité langagière et culturelle, donc parler de multilinguisme dans le milieu étudiant trouve toute sa pertinence si l'on tient compte de l'ensemble des facteurs qui interviennent dans les pratiques langagières des étudiants. Traiter de la question du multilinguisme c'est aussi la mettre en corrélation avec les réalités de notre terrain d'étude pour mieux appréhender ce phénomène.

Pour ce qui est de notre terrain d'étude, l'Université de Ziguinchor, l'une de ses caractéristiques sur le plan langagier c'est bien le multilinguisme. Ce phénomène est dû à sa richesse linguistique car la zone Sud du Sénégal, plus particulièrement la basse Casamance, enregistre la présence de nombreux groupes ethniques. Chaque ethnie a sa propre langue et ses variations dialectales favorisées soit par la variable diatopique qui est parfois le plus frappant, soit par la variable diastratique d'où l'opposition entre rural/urbain. Il faut relever à cet effet que l'influence des langues de la zone Sud est presque imperceptible voire inexistante dans la mesure où nos enquêtés n'appartiennent à aucun des groupes ethniques de la zone et par conséquent ne pratiquent aucune de ces langues.

Le multilinguisme est très vivant à Ziguinchor. En plus des langues du terroir, vient s'ajouter la langue la plus répandue au Sénégal qu'est le wolof. Son expansion s'explique par l'arrivée des commerçants venant du Nord du pays. À cela on peut aussi ajouter un facteur qui est l'implantation de l'université qui draine un nombre important d'étudiants qui viennent presque de tous les horizons du pays.

À ce niveau il faut souligner que le wolof est considéré par la plupart des usagers comme la langue de grande communication car il est pris pour « la langue identifiée par les adultes comme la langue du Nord, et par les jeunes comme la langue du pays et comme leur langue » (Juillard, 2005 :12). Cela montre l'importance du wolof et la place qu'il occupe au sein des échanges sur le plan langagier.

En dehors du wolof que l'on considère comme la langue qui vient s'ajouter à la longue liste des langues de la zone, on peut aussi noter les langues d'apprentissage comme le français. Cette langue est employée dans certains cadres de communication comme une langue véhiculaire ; car Ziguinchor est une région très scolarisée. Si l'on corrobore tous ces éléments qui sont très déterminants, on en déduit que le multilinguisme est une réalité très vivante à Ziguinchor et dans le milieu étudiant et que son dynamisme est toujours aussi actuel.

1.2. Le plurilinguisme

« Le plurilinguisme s'applique à des situations de contact entre plusieurs langues ou variétés de langues présentes aussi bien dans les répertoires verbaux que dans la communication sociale » (Conrad et Elmiger, 2005 :82). C'est ce qui fait que des locuteurs échangent dans une même langue, dans plusieurs langues ou ils mélangent ou alternent des codes linguistiques différents.

En conséquence, il apparaît tout un nombre de facteurs sociaux et que la situation de communication est un élément déterminant pour que le locuteur choisisse une telle ou telle autre langue. Contrairement au multilinguisme qui fait référence au nombre de langues pratiquées dans une société, le plurilinguisme renvoie au nombre de langues qu'un individu parle selon les différents contextes, la situation de communication ou encore son interlocuteur.

Le plurilinguisme peut être considéré dans certains cas comme une option pour répondre à certains besoins tel que l'emploi à un certain lieu de travail ou en raison d'une langue véhiculaire. Dans le cadre de ce travail, nous verrons comment le plurilinguisme est mis en pratique selon les facteurs déjà cités. Le plurilinguisme est déterminant dans les pratiques langagières surtout chez les étudiants car beaucoup de besoins sont exprimés par ces derniers et ces besoins sont aussi variés que les situations de communication.

Chez les étudiants par exemple, le plurilinguisme peut être appréhendé de deux façons : la langue première et la langue seconde, acquise grâce à l'environnement où évolue l'individu pour entrer en communication avec les autres. En plus de ce cas il y a le niveau d'étude puis que les enseignements se font dans des langues étrangères.

Comme beaucoup de phénomènes langagiers, le plurilinguisme vient aussi du contact de langues. Le locuteur est libre de s'exprimer à travers une langue ou à travers des langues mélangées selon les conditions qui émanent de sa communication. Cela suppose que le locuteur a au préalable des langues différentes dans son répertoire langagier.

Dans le cadre précis de Ziguinchor les phénomènes qui touchent à la langue et au langage peuvent être causés par des facteurs qui peuvent être d'ordre historique, économique, administratif ou migratoire.

Le plurilinguisme fait que l'individu entre en conformité avec son interlocuteur dans sa communication ; il peut être qualifié comme « le processus d'accommodation » puis qu'il « rend compte des changements de style dans le déroulement des conversations » et fait apparaître « la variation interpersonnelle dans l'interlocution » (Juillard, 1997 :12)

1.3. Le comportement socio-langagier

Le mot comportement renvoie à une certaine façon d'agir et d'adopter une certaine conduite. En sciences sociales, la notion de comportement exprime la manière objective d'être et d'agir. Le comportement langagier ne pourrait aucunement échapper aux sciences qui s'appliquent aux relations entre les humains. En sociolinguistique, le comportement langagier outre qu'il est le produit des personnes qui sont influencées par les autres, est aussi l'un des moyens par lequel on peut exercer de l'influence. Ainsi, l'on peut dire que le comportement langagier est le fait que le locuteur donne de la valeur à sa langue ou la façon dont il la modifie pour être en conformité à une mode de communication prestigieuse.

La question du comportement socio-langagier est aussi abordée par Caroline Juillard (1997) : c'est la « théorie de l'accommodation ». Le profil de l'interlocuteur est un critère important dans le choix des langues, et cela dans le souci de rendre la communication efficace, mais aussi de rapprocher les interlocuteurs qui peuvent appartenir à des ethnies différentes. Nous pouvons retenir également l'aspect émotionnel peut apparaître parfois dans le comportement langagier.

Les pratiques linguistiques entrent en étroite relation avec l'origine géographique des interlocuteurs. Les échanges se font toujours en tenant compte du profil de l'interlocuteur. Ainsi, le thème de la conversation compte car le choix de la langue varie selon qu'on aborde un thème à un autre. Le choix de la langue dans les pratiques langagières est dicté par le thème de discussion.

2. Situation des pratiques langagières

Pour mieux rendre compte de la situation des pratiques langagières, nous avons jugé nécessaire de faire ressortir les éléments pouvant nous aider à appréhender la question des pratiques langagières au Sénégal. Cela nécessite forcément de parler de sa situation géographique, de son histoire, mais aussi l'élément incontournable qu'est la situation sociolinguistique du pays.

Le Sénégal se situe à l'extrême Ouest du continent africain. Il est limité au Nord par la République Islamique de Mauritanie, à l'Est par le Mali, au Sud par les deux Guinées et à l'Ouest il est bordé par l'océan Atlantique. Le Sénégal compte quatorze régions administratives et sa superficie s'étend sur 196 722 km²

La population sénégalaise compte 16 209 125 habitants dont la majorité n'est constituée que de jeunes (ANSD, 2019). Le pays est composé de plusieurs groupes ethniques ; le wolof en tant que langue occupe la première place. Dans ce grand nombre d'ethnies c'est la zone sud du Sénégal qui en enregistre le plus important nombre de groupes. C'est ainsi ce qui fait, sur le plan linguistique, que cette zone est immensément riche.

De façon résumée, on peut dire que l'histoire du Sénégal peut être divisée en trois grandes périodes.

La première est celle précoloniale. Le Nord du Sénégal serait la première partie à être habitée. Les populations vivaient essentiellement d'élevage et d'agriculture et puis au fil du temps, se développent des échanges. Le territoire sénégalais était divisé en royaumes dont les deux plus importants étaient le Fuuta Tooro, dans la vallée du fleuve Sénégal dominé par l'ethnie des Toukoulés musulmans. Il y avait aussi le Jolof qui était dominé par des Wolofs, le royaume était fortement structuré et hiérarchisé sur le plan politique et social.

Ensuite il y a la période coloniale. Cette période a été marquée véritablement par l'installation du capitaine Louis Faidherbe comme gouverneur du Sénégal. L'administration coloniale a été mise en place après la fin de la conquête. C'est la structure qui regroupait toutes les colonies françaises de l'Afrique de l'Ouest qui est l'Afrique occidentale française(AOF).

L'idée principale derrière laquelle se réfugie le colon était la mission dite civilisatrice. Pour les colonisateurs, civiliser voulait dire assimiler les peuples colonisés, leur imposer la culture et la langue française. De par son éloignement de la réalité coloniale, la politique

d'assimilation ne restera qu'une utopie, et fut pratiquait seulement dans les quatre communes (Ki-Zerbo, 1978). Cette période a connu aussi les deux plus grands conflits que l'humanité n'ait jamais connus, ce sont les deux guerres mondiales. Ainsi, le colonisateur va en profiter avec l'instauration des travaux forcés, le paiement des impôts entre autre.

C'est en cette même période aussi que des Sénégalais formés à l'école française prennent le contrepied des Blancs, car leur conscience est éveillée et ils commencent à défendre des idées indépendantistes. Après une longue période de compagnonnage avec la France, le Sénégal obtint son indépendance en 1960 et c'est Léopold Sédar Senghor qui fut le premier président de la république du Sénégal.

A l'ère de l'indépendance, le premier président sénégalais va maintenir le français comme la langue officielle du pays et ne changera pas le système scolaire que les Français nous ont légué. Ce rappel de l'histoire montre comment le Sénégal a hérité de cette langue française. La politique linguistique du pays est typiquement occidentale. On a toujours maintenu ce que les colons ont laissé dans notre pays, et cela a un impact sur les langues africaines.

Ainsi, de façon très synthétique, nous avons abordé la question relative à la géographie du Sénégal et par la même occasion à son histoire.

Il ne serait pas possible d'étudier les pratiques langagières d'un espace géographique sans pour autant décrire sa situation sociolinguistique

Depuis sa naissance dans les années 1960, la sociolinguistique s'est distinguée par rapport aux autres sciences qui ont la langue comme objet d'étude. Nous pouvons néanmoins noter une certaine nuance de la dénomination du domaine, mais ça va toujours tourner au tour des deux éléments que sont société et langue. Dès lors, il y a d'une part la sociologie du langage, qui analyse l'influence de la langue sur la société, et d'autre part l'étude de l'influence de la société sur la langue que l'on appelle la sociolinguistique.

Partant de là, il est clair que la société est mise à l'avant et c'est elle qui occupe la place centrale. C'est-à-dire que l'objet d'étude se concentre essentiellement sur la relation entre société et langue. Fishman donne une définition de la discipline en mettant l'accent sur le côté sociologique :

La sociologie du langage étudie l'interaction entre ces aspects du comportement humain : usage du langage et l'organisation social du comportement. Bref la sociologie du langage met l'accent sur toute la gamme de thèmes reliés à l'organisation sociale du comportement humain,

incluant non seulement l'usage du langage, mais également les attitudes linguistiques, le comportement observable envers le langage et envers les usages du langage (Fishman 1969 :89-106 traduction)

Cette définition nous renseigne sur l'aspect très important de la sociolinguistique qu'est le rôle déterminant que joue la société et son impact sur les langues d'usage. Cela montre également la profondeur et la finesse qui caractérisent l'analyse de la discipline sur les langues pratiquées au sein des sociétés, elle ne se limite pas seulement à étudier les deux de façon isolée. Les langues sont toujours étudiées en faisant le lien avec la société, car c'est cette dernière qui utilise les langues.

Au Sénégal, environ vingt-cinq (25) langues africaines coexistent, et elles appartiennent toutes à la famille des langues nigéro-congolaises. Cette grande famille est divisée en deux branches : la branche Atlantique du Nord dans laquelle se regroupent les langues comme le Wolof, le Pular, le diola...qui se caractérisent particulièrement par un système dominé par une importante classe de noms. L'autre branche est celle mandé. Elle regroupe le Malinké, le Soninké entre autres ; et contrairement aux langues de la première branche, ces langues ne connaissent d'aucune classe nominale.

A ces langues, il faut ajouter les langues étrangères comme l'anglais qui est devenu de plus en plus utilisé. Il y a aussi l'arabe qui est particulièrement favorisé par la religion musulmane qui est pratiquée par plus de 90% de la population. La langue étrangère la plus importante est sans nul doute le français, car il est la langue officielle du pays et par la même une langue de grande communication dans certains cadres.

En corrélant ces éléments susmentionnés, l'on voit une cohabitation qui existe entre les langues. Le plus important aspect que peuvent démontrer ces éléments est bien sûr l'influence des langues les unes sur les autres.

La situation sociolinguistique du Sénégal connaît aussi une influence née de l'histoire, sous ce registre nous pouvons donner l'exemple de la langue française. La diffusion de la langue française fut accentuée par, des années plus tard, l'installation de l'administration coloniale et l'implantation de l'école française. Cette instauration de l'école française explique en partie la fréquence importante de mots ou expressions françaises dans les échanges langagiers des Sénégalais ; même si on a jamais été à l'école française, la situation est qu'on ne peut presque pas se passer de cette langue. La politique des colons n'était pas seulement administrative, mais elle était aussi linguistique.

En dehors de ces réalités historiques, le simple fait qu'elle est la langue officielle et celle de l'enseignement, fait qu'on ait dans les situations de communication des Sénégalais la présence de beaucoup de phénomènes qui ont des rapports étroits. Des défenseurs des langues africaines comme Cheikh Anta Diop ont toujours réclamé la valorisation des langues locales et cela ne pouvait passer que par leur codification et de leur donner une place convenable dans notre système éducatif. Outre ces considérations indépendantistes, il y a celles liées aux pratiques car l'on considère qu'on ne peut nullement exprimer une réalité comme elle se doit dans une langue autre que la sienne, en d'autres termes il n'y a pas toujours une correspondance exprimant la même réalité d'une langue A dans une langue B.

Il en est tout autrement quand celle-ci (la réalité) est exprimée dans une langue européenne. Dès ce moment, tout se passe comme si elle se couvrait d'une membrane étanche qui la sépare de l'esprit et ce dernier ne s'attache plus qu'à des formules, des énoncés, pris pour des recettes magiques et qui constituent en eux-mêmes le savoir. (Diop 1990 :33-44)

Outre la coexistence des langues, l'on peut aussi voir la tendance de la *wolofisation*, car le wolof est considéré comme la langue véhiculaire nationale, parce que maîtrisée par la plus grande partie de la population sénégalaise. Le wolof est utilisé dans les communications interethniques et il est la langue des commerçants de manière générale. Le wolof est la première langue du pays et le facteur de l'urbanité y joue un rôle très déterminant :

50% de la population le connaît en tant que langue véhiculaire. C'est dans les zones urbaines que le wolof se manifeste le plus en tant que langue véhiculaire : ici se rencontrent différentes ethnies et différentes langues, et le besoin d'une langue de communication interethnique est alors évident. (Calvet, 1994 :17)

De façon globale, nous avons fait un bref aperçu de ce qui concerne un peu l'histoire du Sénégal, sa position géographique ainsi que sa situation sociolinguistique même si cette dernière sera étayée au fur et à mesure que l'on aborde la situation proprement dite des pratiques langagières. Ces aspects nous paraissent d'une importance capitale, car on ne saurait faire des recherches linguistiques sans prendre connaissance de ces éléments.

Les pratiques langagières sont étudiées le plus souvent par les sociolinguistes en les mettant en rapport avec d'autres phénomènes émanant de la société et de son dynamisme. On parlera de pratiques linguistiques (qui se rapportent aux faits de langue), à la diversité culturelle (directement liée aux sociétés qui pratiquent les langues), et d'autres phénomènes de langue

comme le plurilinguisme qui fait référence au locuteur ou l'utilisateur avec ses capacités langagières pour ne citer que ceux -là.

Aborder la question des pratiques langagières veut aussi dire prendre en compte les variables qui influent sur les langues. Des lors, nous pouvons faire référence aux variables comme le sexe dont l'importance a été démontrée par les sociolinguistes comme William Labov (1979), le niveau d'étude qui peut justifier le choix de langue dans les situations d'interaction. Il y a aussi l'environnement familial qui peut être caractérisé par le niveau d'étude des parents ou leur langue de communication, en plus, l'origine géographique et à ce stade on opposera urbain à rural.

En abordant la question des pratiques langagières et scolarisation, Élisabeth Bautier (2001) a trouvé judicieux de démontrer les rapports qu'il y a entre langage et scolarisation en situation de communication sociale, scolaire et historique. En plus de ces éléments, elle s'est aussi basée sur la définition que Labov donne d'une communauté linguistique. Il stipule que cette dernière ne se définit non pas par la langue utilisée et les usages mais par le partage des normes quant à la langue. Ainsi, Bautier met en relief les rapports entre langue et norme. Le critère normatif fait aussi que les locuteurs émettent des jugements pour faire valoir leur appartenance socioculturelle car la plupart des groupes sociaux doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir d'exclusion, c'est-à-dire un sentiment de différence attaché à ce qui ne sont pas nous.

Dans ses travaux, Bautier aborde la question des langues des élèves en France et leurs pratiques. Elle a fait référence à l'influence de la socialisation langagière familiale, les difficultés que peuvent causer les pratiques scolaires aux élèves issus des milieux populaires, ainsi que la question relative aux pratiques scolaires et l'écrit à l'école. En voilà quelques grandes questions qui ont conduit les travaux de Bautier. Elle a fait ressortir « le lien étroit entre l'exigence de l'apprentissage et des usages de l'écrit scolaire et des difficultés des élèves des milieux populaires » (Bautier 2001 :44). A travers ses études, Bautier montre les évolutions concourant aux « rapports entre langage, appartenance sociale et scolarisation ».

Elle parle d'abord de « la pluralité des dimensions du langage inhérentes à l'usage du langage telle que la notion de pratiques langagière la retient » ; pour elle, la langue ne peut plus être prise uniquement comme un « système linguistique à maîtriser ». Et la seconde évolution dont elle a aussi fait état c'est les rapports entre socialisation et langage, car, d'après elle, cela

participe même à la construction des « habitudes de communication ainsi qu'à leurs représentations ». Ces éléments permettent de maîtriser :

Les médiations par lesquelles les situations scolaires transforment des habitudes langagières en difficultés scolaire, les recherches portent de plus en plus sur la confrontation des élèves aux exigences et attentes scolaires ; exigences dans le domaine des formes de productions écrites et orales propres aux disciplines scolaires, exigences dans les habitudes(implicites) qui règlent la communication scolaire et les activités d'apprentissage qui sont construites dans les classes, exigences encore dans l'importance à accorder à la langue pour elle-même, aux productions linguistiques et langagières comme objet d'analyse et de compréhension en elles-mêmes.(Bautier, 2001 :*ibid*)

Si on ramène ces facteurs dans un contexte purement africain, nous verrons qu'en plus de ces aspects d'autres phénomènes viendront s'y rajouter. Car comme le révèlent beaucoup d'études, le continent africain est marqué par la manifestation d'appartenance ethnique. C'est que la revendication ethnique est intrinsèquement liée à celle langagière. Quand quelqu'un dit qu'il est wolof ou diola, c'est parce qu'il revendique par la même occasion son appartenance à l'un de ces groupes ethniques. Ce qui fait que pour traiter des questions liées aux pratiques langagières, il va de soi que l'on aborde forcément ce rapport du langage à l'ethnie. Des lors, on voit l'importance de la représentation sociale qui se trouve derrière les langues :

Les représentations sociales en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales. (Jodelet, 1997 :11)

Par conséquent, nous pouvons en déduire que les représentations sont d'une question de rapports qui sont construits socialement au sein du monde environnant.

Dans notre milieu de recherche qui est celui des étudiants, c'est-à-dire l'université, des études ont été aussi menées. Rappelons que l'université est un milieu par excellence de rencontre d'individus appartenant à des groupes ethniques différents, à des communautés linguistiques différentes. C'est ce qui fait son importance et sa particularité, car elle est cosmopolite et est considérée comme une microsociété.

En Algérie par exemple, une étude a été menée par Amorouayach (2009) qui s'est intéressée aux pratiques langagières d'étudiants en médecine. Dans ses recherches, elle a mis l'accent sur des éléments comme l'enseignement, l'interaction verbale, la compétence

linguistique ou encore la langue de spécialité. Il faut rappeler à ce niveau que l'Algérie est un pays arabe, cette langue arabe connaît des variétés dialectales. En plus il faut ajouter les langues d'enseignement étrangères qui viennent après le français comme l'anglais, l'espagnol entre autres.

D'énormes difficultés se révèlent dans cette étude, celle-ci est guidée par de grands axes comme *les langues utilisées par les étudiants*. Ici ce sont les quatre langues susmentionnées qui sont les langues dominantes chez les étudiants. Il y a les langues utilisées avec les parents dont le plus grand pourcentage est en faveur de l'arabe mélangé avec le français. Nous pouvons constater aussi que dans le mélange des langues le français revient toujours et que ce mélange de langues est une caractéristique fondamentale dans la communication entre les étudiants et leur famille. Et la chercheuse accorde une attention toute particulière à ce phénomène langagier, car pour elle dans la pratique des langues chez les étudiant le phénomène le plus visible c'est bien le code mixing. Le code mixing se définit par :

Le transfert d'une langue LY dans la langue de base LX ; dans l'énoncé mixte qui en résulte, on peut distinguer des segments unilingues de LX alternant avec des éléments de LY qui font appel à des règles de deux codes. À la différence de l'emprunt, généralement limité à des unités lexicales, le mélange de code transfère des éléments à des unités appartenant à tous les niveaux linguistiques et pouvant aller de l'item lexical à la phrase entière ; si bien qu'à la limite il n'est pas toujours facile de distinguer le code mixing du code switching (Hamers et Blanc, 1983 :15).

Si on observe de près, on voit nettement que cette définition a toute son importance et tout son sens puis qu'elle rend compte de l'impact des langues les unes sur les autres.

Amorouayach met aussi l'accent sur les langues qui sont employées pendant les cours, et elle s'est rendue compte que les étudiants avaient du mal à poser une question à leur professeur, encore moins de répondre à une question venant de l'enseignant. Même si les enseignements doivent se faire en français, certains enseignants préfèrent traduire certaines terminologies pour faire comprendre leurs cours aux étudiants par souci d'efficacité :

L'objectif de l'enseignement de la médecine, ne porte pas sur la maîtrise de la langue française mais plutôt sur l'appropriation d'informations à caractère scientifique. Les étudiants ont parfois des difficultés d'ordre terminologique. Lorsque l'enseignant traduit des notions et des termes qu'ils ont l'habitude de manier en langue arabe, ils comprennent mieux... ils perdent moins de temps (Amorouayach, 2009 :9).

Cela montre avec pertinence les difficultés que rencontrent ces étudiants dans l'apprentissage d'un domaine aussi complexe que la médecine. Plus de 72% de ces étudiants affirment avoir des problèmes de compréhension des terminologies. Pourtant, il ressort de cette étude que la majeure partie des étudiants montre qu'ils sont toujours favorables pour continuer

les études de médecine dans la langue française. La cause avancée par les étudiants est toute simple, pour eux les ouvrages de référence ainsi que la documentation qui les intéressent sont soit en français, soit en anglais et que la langue arabe serait très lourde pour pouvoir leur offrir une traduction satisfaisante des terminologies médicales. Néanmoins, d'autres se disent favorables car leurs connaissances insuffisantes de la langue française font qu'ils trainent des lacunes qui peuvent être des causes d'échec pour leurs études.

Dans sa conclusion, Amorouayach fait état de problèmes linguistiques très « aigus » auxquels les étudiants sont confrontés, elle montre que pour la majeure partie des étudiants :

Aucune langue ne peut servir à communiquer toutes leurs expériences au cours de leurs différentes interactions verbales. Le code mixing et l'alternance codique qu'ils pratiquent sont généralement la conséquence d'une maîtrise insuffisante des langues en présence
Amorouayach (2009 : 9).

Les difficultés des étudiants ne se limitent pas seulement à l'oral, mais à l'écrit aussi. C'est bien sûr ce qui la pousse à poser la question de l'avenir d'un étudiant qui est incapable d'écrire en quelques lignes ce qu'il a en tête. Elle se base fondamentalement sur la vision de Lérat (1995) qui stipule que dans le domaine de la communication de spécialité « la maîtrise de l'écriture correcte et enrichie de signes non linguistiques est un passage obligé et une priorité à reconnaître dans toute formation professionnelle digne de ce nom » (:22).

A l'issue de cette étude, il est clair que ces étudiants sont confrontés à de nombreuses difficultés et que leur parcours est sans nul doute jalonné d'obstacles qui sont des défis à relever.

Comme tout travail scientifique, celui-ci aussi n'a pas dérogé à la règle, puis qu'après constat, étude et analyse profonde, la chercheuse a préconisé des solutions pour aider ces étudiants, sans laquelle finalité son travail n'aurait pas une importance particulière.

Dans un article, Boubakour et Méziani (2010) ont étudié les *pratiques langagières et dynamiques socio-identitaire* en Algérie. Ils mettent l'accent sur la psychologie sociale du langage et de la psychologie interculturelle. Cet article étudie le statut des langues et l'expression de l'identité chez les individus. Ici les différentes appartenances, les groupes socioculturels ainsi que la diversité des cultures sont mis en relief. Ces textes nous aident à mieux cerner notre problématique. En fait, ils permettent d'établir le lien entre la psychologie et les langues dans une société.

Comme l'avait mentionné Amorouayach, la situation sociolinguistique algérienne est du moins un peu complexe. Ce que nous apprend cet article-ci de nouveau c'est que la langue arabe jouit d'une notoriété importante et que partant de là l'identité nationale se crée avec trois éléments que sont : l'islam, l'arabité et l'amazighité (langue vernaculaire, appelée encore

langue berbère). Dans cette étude, ces deux chercheurs se sont basés sur l'analyse de variables comme le sexe, les années d'étude, la scolarité des parents, la langue des parents et l'origine. L'étude s'est plus appesantie sur la pratique de la langue française, par rapport à l'attachement et à l'appartenance. Les deux chercheurs, en analysant les variables déjà citées, montrent les relations des Algériens avec les langues qu'ils pratiquent :

Le sentiment d'être apprécié par les autres est beaucoup plus présent dans les réponses des jeunes hommes, les ruraux, les francophones, les sujets de deuxième année. Le sentiment d'être critiqué par les autres est plus prononcé chez les jeunes hommes, les citadins et les berbérophones. Le sentiment d'appartenir à la communauté francophone est grand chez les jeunes femmes, les citadins, les étudiants de deuxième année, les sujets issus des foyers francophones. Le sentiment d'appartenir à la communauté française est plus présent chez les jeunes hommes, les citadins et les sujets issus de foyer uniquement francophones.

Le sentiment d'être une personne cultivée et spéciale est plus prononcé chez les jeunes femmes, les ruraux, les fins de cycle et les berbérophones. Le sentiment d'être différent des autres est accentué chez les jeunes femmes, les citadins et les sujets issus de foyers francophones. Le sentiment d'être en désaccord avec l'identité nationale est légèrement présent chez les jeunes hommes, les étudiants de deuxième année et les sujets issus de foyers francophones. Le sentiment d'être en désaccord avec l'identité religieuse est très légèrement présent, seulement, chez les jeunes femmes, les sujets de première et deuxième année, les citadins et les étudiants issus de foyer uniquement arabophones (Boubakour et Méziani, 2010 :12).

Avec des sujets d'études différents, ces deux chercheurs nous ont montré de façon générale comment les algériens perçoivent la pratique d'une langue. Ainsi on peut retenir la place parfois prestigieuse qu'occupe la langue française car elle est beaucoup plus présente que l'arabe littéraire dans plusieurs domaines où l'environnement joue un rôle déterminant. Et ils concluent que :

Les années d'étude et la francophonie des parents, en tant que contact permanent avec la langue française, favorisent plus cette langue dans les choix des pratiques langagières et positionnent les sujets plus favorablement concernant les sentiments et l'encouragement de la pratique du français (Boubakour et Méziani, 2010 :13).

Ces trois travaux auxquels nous avons fait référence, s'inscrivent dans un cadre beaucoup plus vaste et plus général. Si nous voulons avoir une bonne maîtrise de la situation des pratiques langagières, nécessairement nous devons avoir une idée de ce qui s'est fait dans ce domaine sociolinguistique qui est les pratiques langagières. Il est vrai qu'au Sénégal beaucoup d'études sociolinguistiques ont été faites, mais elles renvoient le plus souvent à un seul phénomène des pratiques langagières. Cela veut dire que les pratiques langagières sont très rarement prises en charge dans toute leur globalité. De plus, les analyses se focalisent sur des

phénomènes comme le contact des langues, les rapports entre langue et groupe ethnique et à ce niveau, nous pouvons citer Caroline Juillard qui a développé cette question en faisant référence à la zone Sud du Sénégal plus particulièrement Ziguinchor d'où le phénomène de contact de langues n'est plus à démontrer.

L'accent est mis sur le phénomène de l'urbanité, car au Sénégal il faut le rappeler, cet aspect a son importance capitale et l'on peut donner l'exemple de Ndiémé Sow avec une étude faite sur le code mixte de jeunes élèves qui serait un signe d'urbanité.

Même si parfois ces études ne sont pas très liées à notre cible, parce que les catégories de personnes où les recherches sont appliquées diffèrent, on peut néanmoins en tirer des informations capitales qui pourront nous aider à avoir une idée de la situation qui prévaut dans ce domaine. Notre catégorie sociale est bien sûr les étudiants et plus particulièrement ceux de Ziguinchor. Toujours est-il que des études faites sur les pratiques langagières des étudiants de Ziguinchor sont très rares pour ne pas dire inexistantes.

Que ce soit l'urbanité, le contact de langues ou les autres phénomènes langagiers, les travaux de ces deux chercheuses nous informent en partie sur la réalité du terrain à Ziguinchor. À ces phénomènes, s'ajouteront forcément d'autres parce que le milieu universitaire comme nous le connaissons présentera d'autres situations.

La question des pratiques langagières chez les étudiants s'est beaucoup plus développée dans d'autres pays comme par exemple l'Algérie où bon nombre d'études sont faites. Dans ce pays l'université constitue un terrain d'étude qui est prisé. Faire des études dans un tel milieu permet de rendre compte de la situation sociolinguistique du milieu et celle du pays de façon générale. Les résultats obtenus dans ces cas d'études informent de l'existence des phénomènes sociolinguistiques, car rappelons que l'université se positionne comme une microsociété. Toutes les couches de la population y sont représentées. Cela montre l'importance des phénomènes langagiers que l'on peut y observer.

La situation des pratiques langagières ne cesse d'évoluer même si les études faites ne prennent pas en compte les pratiques langagières dans toute leur globalité comme nous l'avons dit, le simple fait d'étudier un ou deux aspects dans une recherche permet de voir l'état d'évolution des pratiques. Il suffit tout simplement de corroborer les résultats obtenus dans ces différentes recherches de ces auteurs déjà cités pour comprendre réellement la situation des pratiques langagières.

Les pratiques langagières sont aussi marquées par un mélange où les locuteurs ont la liberté d'user de leurs registres, et ce, par rapport aux situations d'énonciation et que la question des frontières des langues est inexistante :

Nous concevons les pratiques langagières non pas comme prédéterminées par une homogénéité (la langue, une langue « en elle-même » ou à l'inverse « le social »), mais au contraire comme nécessairement mêlées, et pour lesquelles les locuteurs, en fonction des différents niveaux discursifs et des diverses instances d'énonciation (familiale, historique, politique, sociale, idéologique, etc.), tracent ou non des limites. Des limites et parfois des frontières à partir de discours durcis par les enjeux politiques ou idéologiques. Toutefois, l'homogénéisation et l'instauration de ces limites ne constituent pas une évidence : les locuteurs, s'ils différencient parfois les pratiques et peuvent leur donner des noms, d'une part, ne le font pas toujours et, d'autre part, font varier très nettement ces « limites » entre les formes langagières (Canut, 2001 :163-164).

Certes on n'a pas pu faire un diagnostic exhaustif de la situation des pratiques langagières, néanmoins, ces quelques éléments que nous avons à notre disposition nous permettent d'avoir des idées claires sur les phénomènes qui touchent à la langue et au langage. Faire l'état des lieux d'un domaine d'étude aussi vaste que les pratiques langagières n'est pas chose facile ; c'est pourquoi nous nous sommes limités à donner des exemples de quelques chercheurs qui ont traité la question des pratiques langagières ou parfois un seul aspect de ces dites pratiques. Comme tout travail scientifique, il est clair que des précisions pourront être apportées au cours de notre recherche.

Chapitre 2 : État de la recherche

Il est question dans ce chapitre d'aborder l'état de la recherche en mettant en relief différents aspects des pratiques langagières. Il est important de le rappeler, comme dans la partie introductive de ce travail, qu'en ce qui concerne les pratiques langagières chez les étudiants il existe peu de recherches sur ça et que nous en avons parlé dans la première partie. D'ailleurs, pour les étudiants de Ziguinchor, ça n'a pas encore fait objet de recherche en notre connaissance. Les recherches relatives aux langues et ses phénomènes se sont faites sur des populations d'études différentes de la nôtre. C'est soit sur l'influence des langues sur celles du terroir ziguinchorois comme le wolof par exemple avec Juillard, soit sur d'autres phénomènes langagiers dont la population d'étude n'est constituée pour la majeure que d'élèves avec l'article de Ndiémé Sow (Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d'urbanité ?).

D'autres études aussi, comme celle faite par Auzanneau et Fayolle (2011), ont révélé des aspects relatifs aux pratiques langagières très pertinents. Même s'il existe une différence de terrain d'étude, notre propre expérience du terrain nous a bien montré une possible jonction dans la mesure où le point commun est la catégorie de personnes étudiée à savoir les jeunes. Par exemple le phénomène « d'entre-deux cultures » dont Auzanneau et Fayolle font mention est bel et bien réel dans les pratiques langagières de nos enquêtés. Ce qui l'explique c'est le fait que les étudiants sont partagés entre une culture occidentale, conséquence de la colonisation et du système éducatif, et leur propre culture africaine par le biais de leur appartenance à une communauté linguistique.

Cela se matérialise par la manifestation de phénomènes langagiers « sous la forme d'alternances codiques intra phrastiques, d'interférences, de calques ou d'emprunts spontanés ou établis » Auzanneau et Fayolle (2011 : 14). Dans le chapitre consacré à l'analyse des phénomènes, nous allons détailler tous ces éléments susmentionnés pour mieux étayer la question. Ce qu'il faut retenir aussi à ce niveau c'est la confrontation de l'idée selon laquelle ce genre de situation langagière offre à l'individu des choix multiples selon les besoins de sa communication, cette idée a été théorisée par Juillard et Dreyfus en parlant de « nouvelles formes d'usages » et de « nouvelles possibilités d'expression identitaires ». Nous traiterons cette expression identitaire en parlant de la conception de la langue maternelle par les étudiants enquêtés et la question d'accommodation selon les différents interlocuteurs et les différentes situations de communication.

Lors des séances d'observation par exemple nous avons compris les motivations des étudiants à vouloir parler le français dans certains cas où parler cette langue montre la capacité de l'étudiant à s'exprimer dans cette langue. Le français est considéré comme une langue « de culture, de prestige social, de modernité ainsi que comme un outil de la mobilité sociale ascendante » (Auzanneau & Fayolle, 2011 :5). Dès lors, il est clair que l'opposition entre deux langues est établie qui donne une faveur à la langue française pour les raisons déjà citées.

Ces quelques phénomènes langagiers que nous allons mettre en exergue, nous allons les contextualiser en se basant sur des travaux scientifiques qui ont abordé la question des pratiques langagières ou qui ont traité certains aspects des pratiques langagières et que nous jugeons pertinent dans le cadre de notre étude. Et pour une lisibilité de la situation, nous allons faire une corrélation de ces travaux avec notre expérience sur le terrain lors des recueils de données. Cette jonction est plus que nécessaire du fait que même si nous partons des travaux existants, notre champ d'investigation présente certaines particularités de plusieurs ordres.

1 : Pratiques langagières et interaction

D'abord, il faut essayer de cerner la notion d'interaction. Nous considérons premièrement que les pratiques langagières sont des productions linguistiques et interactionnelles dans une situation de communication bien définie. Les locuteurs agissent les uns sur les autres et il y a un effet d'influence réciproque. Ainsi, par interaction

On entend à peu près **l'influence réciproque** que les participants exercent sur leurs **actions respectives** lorsqu'ils sont en **présence physique immédiate** les uns des autres; par **une interaction**, on entend l'ensemble de l'interaction qui se produit en **une occasion quelconque** quand les membres d'un ensemble donné se trouvent en présence continue les uns des autres; le terme de « **rencontre** » pourrait convenir aussi. (Goffman, 1973 :23)

De là, nous pouvons saisir l'influence que les interlocuteurs subissent tour à tour. Dans le cadre de notre étude, si nous tenons en compte les différents milieux dans lesquels nous avons effectué les enregistrements, nous verrons les différents aspects relatifs à l'interaction. Par exemple, il y a une nette différence dans les différentes interactions recueillies, selon le milieu, le contexte et la situation de communication. C'est par rapport aux situations de communication qui ont des lieux différents (chambre, sport, classe) que nous tenons en compte les aspects spécifiques du milieu étudiant. Car, les pratiques langagières

Sont des activités langagières ancrées dans des situations d'interactions socialement déterminées. Les interlocuteurs en présence y prennent chacun une place énonciative qui peut

être négociée, et qui peut varier aussi bien d'une interaction à l'autre qu'au cours d'une même interaction. » (De Weck, 2003 :3)

En fait, si nous prenons les interactions qui ont lieu dans la chambre par exemple, nous nous rendons compte que les sujets des discussions sont beaucoup plus variés. C'est-à-dire qu'il y a une liberté des interlocuteurs d'orienter les débats et de faire participer les autres. Chaque intervenant a donc la possibilité d'aborder un sujet ou encore de participer à un sujet déjà lancé par son interlocuteur. Dans ce cas, la situation d'interaction est perceptible du simple fait qu'il y a une inter-influence, c'est-à-dire une influence mutuelle entre les participants qui est due à la situation et au contexte de communication. Quand un locuteur réalise une parole, celle-ci « s'inscrit toujours dans un contexte socio-interactif. » (De Weck, 2003 :2)

Dans le cadre de notre recherche, nous avons constaté de près la manière dont les interactions se déroulent ; c'est le lieu de rappeler que notre objectif n'est pas d'étudier le rapport de causalité qu'il y a entre ce qui est dit et son sens ou sa signification dans le monde réel. C'est-à-dire nous ne donnons pas d'importance à la *vérité exprimée* par un locuteur mais plutôt comment cette *vérité* est dite. L'interaction est l'essence même des pratiques langagières car d'écrire les pratiques langagières c'est faire référence aux interactions. Il nous semble important aussi de noter que l'interaction peut connaître parfois dans une certaine mesure une organisation qui résulte de la situation de communication et de l'interlocuteur.

Ce qui peut laisser penser qu'on peut avoir autant de sujet dans une discussion que de participants. Au fur et à mesure que nous aborderons l'analyse des données de terrain, nous verrons plus amplement la réalisation concrète de cet aspect des pratiques langagières.

2 : Pratiques langagières et contact des langues

Comme nous l'avions dit dans la partie introductive de ce travail sur le contact des langues, nous pouvons en outre dire que la dimension plurilingue du monde fait qu'on soit dans une situation de contact de langues qui est non seulement continu mais dynamique aussi. D'ailleurs, c'est ce contact de langues qui engendre d'autres phénomènes langagiers que nous pouvons qualifier de phénomènes connexes. Le terme contact de langues est parfois défini en faisant référence à d'autres aspects de la vie comme la psychologie, la sociologie entre autres. Il y a contact de langues quand un individu possède plus d'un code linguistique. Ce contact de langues influence le comportement psychologique de l'individu, parce qu'il maîtrise plus l'une que l'autre. (Moreau, 1998)

D'abord le contact des langues est un phénomène non négligeable du fait que nous sommes dans une partie du continent africain qui regorge énormément de potentialité en termes de langues. Cette richesse linguistique fait qu'on a d'importants phénomènes sociolangagiers si nous nous en tenons de la plus part des travaux déjà cités. Pour le cas de Ziguinchor nous pouvons dire que c'est un terreau de langues, car au Sénégal c'est la zone la plus cosmopolite avec l'existence des communautés linguistiques autochtones, mais la présence d'autres communautés aussi venues du Nord du pays comme les Wolofs. Cette thèse est confortée par un travail de Caroline Juillard (2005). Le contact des langues est un phénomène vital du fait du dynamisme des langues et des cultures. L'aspect culturel est non négligeable en raison du *prestige* qu'offrent certaines langues et notre travail a bien confirmé cette idée.

Tous les autres phénomènes langagiers découlent pratiquement du contact des langues. Ainsi il va de soi que le contact des langues occupe une place de choix dans l'étude et l'analyse des pratiques langagières. Des travaux comme celui d'Albinou Ndécky ont démontré la difficulté qui existe entre le contact des langues et les autres aspects qui en découlent. Il est facile de mentionner ou constater le contact des langues dans les pratiques langagières mais c'est une autre chose de vouloir montrer les délimitations entre les phénomènes dont nous pouvons citer l'emprunt linguistique, le mélange des codes, l'alternance des codes entre autres. Tous ces termes méritent d'être élucidés ; ce qui fait bien la difficulté d'aborder le phénomène de contact des langues. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les propos de Ndécky (2011) « La littérature sur le contact de langues est riche et abondante mais elle semble plutôt confuse quant à la terminologie employée, la répartition, l'analyse et l'explicitation des différents phénomènes issus dudit contact» (:83).

Tenant compte de toute la difficulté d'aborder le contact des langues, l'on ne saurait non plus ne pas essayer de le cerner car le contact des langues est un phénomène essentiel et incontournable dans notre sujet d'étude du fait que le milieu étudiantin est un cadre favorable pour la rencontre et le dynamisme des langues. Le plus souvent, les étudiants comprennent au moins deux langues dites étrangères et la langue de la communauté linguistique à laquelle chacun d'eux appartient. Ces aspects seront amplement explicités dans le sous chapitre consacré à l'étude des usages des langues.

La situation de la communication, rappelons-le, est toujours déterminante. Parler de contact de langues dans le milieu étudiantin suppose qu'on ait des informations pertinentes liées aux interlocuteurs (origines géographiques, culturelles et les réalités sociolinguistiques de la région où se trouve l'université) si l'on considère que le phénomène de contact de langues continue à gagner du terrain dans toutes les cultures et communautés linguistiques.

De fait, nous pouvons constater à travers les interactions recueillies, un certain nombre de phénomènes liés au contact de langues comme : les interférences linguistiques, les emprunts que nous allons voir beaucoup plus amplement. Ici, les langues utilisées le plus souvent sont le français (langue officielle), le wolof (langue couramment utilisée) et le sérèr (langue de certains participants aux conversations). Ainsi, la situation sociolinguistique de la région impacte peu sur la communication des étudiants venus du nord du pays. Dès lors, la question des valeurs des langues utilisées quotidiennement peut se poser.

3 : Pratiques langagières et interférences

Parler d'interférences linguistiques dans les pratiques langagières nous semble pertinent du fait que les pratiques langagières sont caractérisées par son hétérogénéité, son instabilité, son opacité ainsi que son interactivité. Cela résulte aussi du contact des langues, cette coexistence de langues donne vie à cette interférence. Ainsi, il va de soi que l'interférence occupe une place de choix et ne peut être omise dans l'étude de la question des pratiques langagières.

La notion d'interférence peut se définir comme le contact d'au moins deux langues et qui s'influencent mutuellement. Tout comme le contact de langues, l'interférence est à l'origine des phénomènes langagiers comme l'emprunt ou encore le calque. Donc, l'interférence est intrinsèquement liée au contact de langues. En effet, quand deux langues sont en contact, il y a interférence. La notion d'interférence est tantôt saisie dans le sens où elle est considérée comme résultante d'une relation entre les langues en contact du fait du bilinguisme ou du multilinguisme des locuteurs.

L'interférence est appréhendée comme l'influence que les langues étrangères exercent sur celles dites maternelles ou locales, de ce point de vue, il y a donc une confrontation des langues étrangères et des langues locales et de leur usage respectif. Cette définition trouve tout son sens dans le cadre de notre travail du fait que nos locuteurs sont le plus souvent dans ce cas de figure. Lors de notre travail de terrain, nous avons eu à constater l'influence que les langues étrangères exercent sur les langues maternelles des enquêtés due aux différentes situations de communication. C'est à travers seulement ces langues étrangères que certains besoins peuvent s'exprimer. Certaines expressions ne sauraient faire un impact sur l'interlocuteur que si elles sont exprimées en français (le plus souvent) et en anglais parfois.

Cela repose la question des attitudes langagières exprimées par l'importance que l'on peut accorder à une langue au détriment des autres, c'est un favoritisme que jouissent les langues étrangères le plus souvent. Ce qui l'explique c'est le prestige accordé à ces langues et la configuration de notre système éducatif dû à l'héritage colonial. Dans notre travail, nous avons réservé un sous chapitre pour mieux aborder la question relative à la perception de la langue d'origine. Toutefois, nous avons compris au cours de nos observations que l'interférence est si présente dans les pratiques langagières des étudiants qu'on pourrait même ne pas la considérer comme un phénomène langagier à cause de la nature des pratiques langagières.

Chacun de ces étudiants a sa propre langue première qu'on qualifie de maternelle et en plus il a dans son registre d'autres codes qui sont : le wolof (pour ceux qui n'appartiennent pas à ce groupe), le français (langue officielle) et parfois l'anglais. Bref, nous pouvons dire que la plus part des théories sur l'interférence mettent en exergue *un nouveau produit d'une langue issu de contact ou de l'influence de l'une sur l'autre*.

Ainsi, certains chercheurs vont jusqu'à même parler de typologies d'interférences en faisant référence d'abord à *l'interférence morphosyntaxique* (l'introduction dans la langue des bilingues des unités et des combinaisons des parties du discours). Ensuite, de *l'interférence lexico-sémantique* (recours aux mots de même étymologie et de forme semblable ayant des sens partiellement ou totalement différents). Et en fin de *l'interférence socioculturelle* (la langue est un moyen de communication efficace et qui véhicule en même temps des valeurs culturelles)

4 : Mélange et alternance codiques dans les pratiques langagières

Ces phénomènes de langue sont très souvent relevés dans les pratiques langagières et ils sont fréquents chez les jeunes à cause de beaucoup de facteurs. Nous pouvons dire que ces phénomènes, que sont le mélange ou l'alternance de codes, nourrissent les pratiques langagières des jeunes.

L'alternance de codes linguistiques peut être appréhendée comme un passage dynamique d'une langue à une autre. C'est « la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents. » (Gumperz, 1989 :10).

Dans le cadre de notre terrain d'étude ce phénomène est plus qu'actuel. Il nous arrive d'avoir dans des séquences certains vocables appartenant à des codes qui ne sont ni des langues

du territoire, ni celles enseignées dans les écoles ou dans les universités. Nous allons démontrer tout ceci dans la partie réservée à l'analyse.

Quant au mélange codique, il se différencie de l'alternance par le fait que les locuteurs mélangent des éléments d'une langue et d'une autre dans une même phrase.

Le mélange des langues constitue des productions verbales où les deux langues ne se succèdent pas, mais où des locuteurs mêlent les éléments et les règles de deux ou de plusieurs langues dans une même phrase, un même énoncé ou une conversation. Parfois, on peut repérer à quel niveau se situe le mélange permettant l'attribution de tels aspects d'un élément à une langue et de tels autres à une autre langue, d'autres fois la distinction entre les langues est impossible. (Anciaux, 2013 : 34)

À noter donc que dans le mélange codique les passages d'une langue à une autre ne sont pas clairement identifiables mais sont plutôt superposés et indissociables. Contrairement à l'alternance codique qui permet de repérer les différents codes dans la mesure où les locuteurs s'expriment dans une langue ou dans une autre. Ainsi, nous pouvons dire que l'alternance codique renvoie au passage identifié d'une langue à une autre dans un discours bilingue, le mélange codique, quant à lui, ne permet plus de distinguer les deux langues du fait de la superposition de certains de leurs aspects grammaticaux.

5 : Emprunt linguistique

Ce phénomène d'emprunt en est un de ceux qu'on dits connexes au contact des langues. De manière générale nous pouvons dire que l'emprunt est un mot ou expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire, mais en l'adaptant généralement aux règles morphosyntaxiques, phonétiques et prosodiques de sa langue qu'on peut qualifier de langue d'accueil. Le terme emprunt désigne en même temps le procédé ou le mécanisme qui consiste, pour une langue, à emprunter des éléments d'autres langues ; ce qui suppose évidemment des contacts des langues.

L'emprunt peut se définir comme un « acte par lequel une langue accueille un élément d'une autre langue; élément (mot, tour) ainsi incorporé. » (Petit Robert, édition 1984). Ou encore quand un parler A utilisé et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne connaissait pas; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes appelés emprunts.»(Dictionnaire de linguistique, Larousse, 1973). Toutefois, le processus d'emprunt peut être complexe ou diversifié dans la mesure où le mot ou l'expression empruntée ne connaît aucun changement ni de modification, c'est-à-dire qu'il est reproduit tel qu'il est dans la langue source avec parfois une adaptation phonétique.

Cette adaptation peut subir des modifications sur le plan phonétique. Si nous prenons certains mots qui viennent de la langue française, nous pouvons constater dans son adaptation que les prononciations d'un même mot diffèrent selon qu'on est initié à la langue ou non. En d'autres termes, celui qui n'a pas fréquenté l'école française peut avoir des difficultés dans la prononciation du terme emprunté. Nous comprenons par là le mot ou l'expression d'une autre langue.

D'ailleurs l'une des particularités de l'emprunt c'est qu'il sert d'abord à désigner un référent nouveau provenant d'une autre culture et qui n'a pas encore de dénomination. C'est ainsi dire qu'il traduit une réalité socioculturelle qui n'existe pas dans la culture de la langue d'accueil. Le wolof qui est parlé par tous nos enquêtés est très riche en terme d'emprunt ; cependant, ce qu'il faut noter c'est que bon nombre d'éléments empruntés ont leurs équivalences en wolof. Cependant, ce sont d'autres facteurs socio langagiers qui impactent sur les pratiques langagières qui font que ces équivalences ont tendance à être oubliées ou disparaissent complètement chez certaines catégories des populations. Les langues empruntent également avec une fréquence particulière aux langues qui jouissent d'un grand prestige, dont la culture est rayonnante ou l'économie florissante.

Ainsi les points de vue sont divers quand il s'agit d'apprécier l'emprunt car la question de menace ou celle d'enrichissement est posée. L'emprunt est considéré comme un phénomène normal et universel parce qu'il participe au dynamisme des langues et l'élargissement de leur vocabulaire d'où un enrichissement des langues. Il symbolise aussi le contact des langues. L'autre point de vue consiste à considérer le phénomène de l'emprunt comme une menace. Cette menace se manifeste quand une langue A emprunte massivement à une ou à d'autres langues. Dans ce cas elle est exposée à la domination qui peut être d'ordre économique, culturel entre autres. C'est ce qui justifie en partie les codifications des langues locales ou la publication d'ouvrages dans ces langues.

Chapitre 3 : Approche pratique du travail

Il sera question pour nous d'explicitier notre démarche qui consiste d'abord à préciser notre méthode en cernant notre population d'étude, nos outils de collecte qui tournent essentiellement au tour des séances d'observation et des entretiens semi-directifs. Par ailleurs, c'est une façon pour nous de définir notre terrain d'étude, de montrer notre positionnement par rapport au travail de travail. C'est une occasion aussi de déceler les difficultés relatives à faire une enquête dans une communauté linguistique à laquelle on appartient ainsi qu'au milieu, ce qui pose le problème de la distance que le chercheur doit observer pour une étude impartiale et pertinente.

1 : Méthode (démarche ethnographique avec une approche qualitative)

Dans le cadre de ce travail, nous avons adopté la démarche ethnographique. Cette démarche permet d'observer les pratiques langagières et de voir comment notre population étudiée se comporte lors de la réalisation de ces pratiques par rapport à la situation de communication. Nous avons choisi trois (3) lieux que sont : la chambre (campus social), le campus pédagogique (moment de la pause) et salle de sport où nous avons suivi notre population étudiée et qui favorisent forcément un type de communication. Le choix de ces lieux nous paraît évident dans la mesure où ce sont ces trois milieux qui sont fréquentés le plus souvent par les étudiants.

- Population d'enquête

Notre population d'enquête n'est exclusivement composée que d'étudiants. Ils ont certes certaines caractéristiques en commun, mais ils ont aussi d'autres qui les opposent. Le milieu étudiantin est considéré comme une microsociété ; toutes les couches de la population s'y trouvent, tous les groupes ethniques sont presque présents ainsi que d'autres variables qui peuvent jouer des rôles déterminants dans les pratiques langagières.

Nous avons vingt-cinq étudiants qui ont participé à notre enquête. L'enquête s'est essentiellement basée sur des recueils de données, ces données ont été collectées selon les occasions qui se sont présentées à nous ; parfois des interactions peuvent être enregistrées de façon programmée selon la volonté des participants, ou bien elles sont tout simplement spontanées. La moyenne d'âge se trouve entre vingt-deux (22) et vingt-cinq (29) ans, presque tous les participants viennent du Nord du pays avec une socialisation différente, des niveaux d'étude parfois différents et le niveau d'utilisation de la langue aussi varie.

Nous avons six (6) séquences d'enregistrement audio qui ont duré plus d'une heure vingt minutes, ces enregistrements ont été réalisés pendant l'année universitaire 2017/2018 dans les endroits susmentionnés. De ce fait, nous avons des données qualitatives.

Simultanément, le recueil des données et l'observation se faisaient à la même période. Nous avons adopté le type d'observation participante périphérique. Ce choix s'explique par le fait que nous évitions de participer activement aux interactions pour ne pas jouer un quelconque rôle ou d'influencer les débats.

- **Pour l'observation**

Comme nous l'avons dit tantôt, les séances d'observations se sont faites dans les mêmes endroits où les interactions ont été recueillies. Nous avons pris deux personnes cibles comme échantillon de notre recherche, ce sont ces individus cibles (tous les deux sont des garçons) qui ont guidé l'enquête à travers leur tissu relationnel. Le premier, DD, est dakarois âgé de vingt-trois (23) ans et son répertoire langagier est assez riche et sa façon d'utiliser les langues laisse apparaître d'importants phénomènes langagiers. Le second, FD, quant à lui il est de Kaolack, lui aussi il est ouvert en communication mais il éprouve des difficultés surtout quand il s'agit de discuter en français.

Tous ces aspects se verront développer dans la partie consacrée à l'analyse de l'ensemble des données recueillies, les observations ainsi que les entretiens.

- **Pour les entretiens**

C'est toujours dans la même logique que nous avons pris ces deux individus qui constituent notre échantillon pour avoir beaucoup plus de détails sur la façon dont les langues sont pratiquées par les étudiants. Hormis les différences des deux cibles sur le plan social, géographique entre autres, il y a la différence du niveau d'étude : DD est en Licence3 tourisme et FD en Licence2 physique-chimie.

2 : Outils de collecte

Deux outils sont essentiellement utilisés : les séances d'observation participante et l'entretien semi-directif. Dans la mesure où nous nous sommes intéressés à tout ce qui tourne au tour des pratiques langagières, nos outils s'appuient sur pratiquement tous les contextes de production de la langue.

- **L'observation des interactions**

C'est le lieu d'observer comment les langues sont pratiquées par les étudiants de l'Université de Ziguinchor au campus pédagogique, au campus social ainsi qu'au lieu de sport. Ce là nous a permis de voir avec clarté l'usage que les étudiants font des langues selon les différents milieux, et par la même occasion nous avons pu avoir des idées en ce qui concerne leurs répertoires langagiers.

Parler d'interaction c'est aussi évoquer, selon Goffman (1973), « l'influence réciproque que les participants exercent [...] », c'est-à-dire « l'ensemble de l'interaction qui se produit en **une occasion quelconque** ». Pour le cas de notre recherche, le contexte des interactions est exclusivement déterminé par des étudiants entre eux. Nous avons pris en considération tous les phénomènes qui tournent au tour des pratiques langagières du fait que notre sujet d'étude est vaste et nous permet de parler de la quasi-totalité des phénomènes langagiers. De ce fait, nous nous sommes permis de relever tout ce qui nous semble significatif en vue d'une analyse pertinente et pointue pour des réponses cohérentes par rapport à notre hypothèse de départ.

Selon les différents espaces, nous avons pu observer nos enquêtés comment ils se comportent par rapport à la présence de certains camarades, la manière dont l'utilisation de la langue varie, c'est-à-dire comment ils utilisent leurs ressources langagières. L'autre facteur qui doit être pris en compte et qui est plausible c'est bien le niveau de scolarité des enquêtés, ce là influe sur l'utilisation des ressources et peut être à l'origine de bon nombre de phénomènes de langue. La démarche ethnographique permet de constater que parler d'interaction c'est forcément étudier des faits sociaux dans la mesure où la langue ne se réalise que dans la vie sociale.

Par le biais de l'observation, nous avons pu faire une description des interactions des étudiants qui nous a permis de faire un constat sur le comportement langagier de notre population enquêtée. Ce qui est aussi remarquable ici c'est que les interactions n'obéissent pas à aucune organisation discursive. Autrement dit, il n'y a aucune personne des participants qui

peut jouer le rôle de « chef » pour diriger les débats. Comme nous l'avions dit par rapport à la définition de l'interaction, ici les participants interagissent l'un sur l'autre, tout le monde peut créer son sujet de discussion et d'agir sur son interlocuteur.

Nous pouvons noter aussi que le lien qui existe entre notre population enquêtée et leur milieu où elle évolue est antérieur. En d'autres termes, certes l'université a influencé leur façon de pratiquer les langues pour certain, mais si nous nous référons aux compétences langagières, c'est-à-dire leurs répertoires linguistiques, nous nous rendons comptes que ce sont des acquisitions antérieures à leur arrivée à l'université. Néanmoins, il peut avoir d'autres facteurs qui influent sur les langues car l'université est vue comme une microsociété.

Que ce soit le campus pédagogique, le campus social ou encore le lieu du sport, les interactions tournent toujours au tour des étudiants et c'est le comportement qui est privilégié.

- **Entretiens semi-directif**

Pour mieux cerner la question des pratiques langagières pour une analyse nette, nous sommes entretenus avec nos enquêtés. L'entretien tourne au tour de la façon qu'ils utilisent les langues, les situations dans lesquelles cette utilisation varie, s'il y a une utilisation particulière de la langue entre autres questions qui font ressortir les phénomènes langagiers.

Sachant aussi qu'ils appartiennent à de différents groupes ethniques, il est important que les échanges touchent à leur appartenance ethnique, une façon pour nous de constater s'il n'y a pas d'autres éléments déterminants pour notre recherche. Les questions des entretiens portent pratiquement sur des relances dans des cas où l'étudiant fait abstraction à certains éléments fondamentaux pour les pratiques langagières, d'autres sont posées pour des informations extralinguistiques.

Au regard de tout ce qui est abordé, nous pouvons retenir l'importance d'un pareil procédé. Nous en voulons pour exemple l'élucidation des concepts ; nous ne saurions faire cette étude portant sur l'analyse des pratiques langagières sans avoir une bonne compréhension des éléments fondamentaux qui tournent au tour des pratiques langagières. Nous nous sommes basés sur les travaux des auteurs que nous avons cités pour étayer notre démarche.

Les pratiques langagières ne concernent pas seulement ces éléments déjà cités, mais il y a le rapport entre les langues du pays à celles étrangères. Cette cohabitation des langues résultent d'une partie de l'histoire du pays et d'autre part à la mondialisation qui impose une ouverture aux autres langues et cultures. Nous avons pu dans cette partie voir comment certains phénomènes langagiers se manifestent dans les pratiques langagières. Les phénomènes comme le contact des langues, l'interférence, le mélange et l'alternance des codes ou encore l'emprunt linguistique sont mis en corrélation avec les pratiques langagières pour une analyse pertinente de ces dernières.

Le fait de cerner notre population d'étude nous a permis de connaître les profils individuels de nos enquêtés ; cela nous a permis par ailleurs de mieux saisir le comportement socio langagier des étudiants selon le milieu d'évolution avec ses propres exigences langagières. Le milieu dans lequel se trouve l'enquêté est déterminant de même que son interlocuteur. C'est ce qui favorise les variations langagières selon les deux éléments susmentionnés. Nous avons pu constater aussi que tous nos enquêtés sont des allochtones dans la zone géographique où ils résident actuellement.

Les autres aspects de cette partie ce sont aussi les outils de collecte. Á ce niveau nous avons expliqué notre démarche, les séances d'observation, les entretiens semi directifs lors des recueils des interactions. Ce sont les aspects parmi d'autres qui sont développés dans notre première partie qui nous permettent d'aborder la deuxième partie de ce travail avec un minimum d'éléments théoriques. Ce qui nous permet d'ailleurs d'entamer la partie concernant l'analyse des données.

Deuxième partie : présentation et analyse des résultats

Dans cette deuxième partie de notre travail, nous allons présenter les données recueillies et analyser les résultats obtenus. Cette analyse se basera sur les phénomènes que nous avons pu noter sur le terrain et pour une compréhension facile, nous allons insérer des graphiques pour faire ressortir les différents aspects de notre travail d'analyse. Rappelons le, cette étude sur les pratiques langagières s'intéresse essentiellement sur comment les langues sont utilisées par les étudiants dans les différentes situations de communications avec les trois endroits ciblés que sont le campus pédagogique, le campus social et le lieu du sport.

Les concepts que nous avons définis précédemment dans la première partie seront mis en relation avec nos données. Dans le premier chapitre, l'analyse des données se fait à travers la représentation langagière, cette dernière nous mène logiquement à développer le phénomène de la perception des langues d'origines. Sachant que la langue est liée à la culture, il est évident que revendiquer son appartenance à une culture c'est en même temps revendiquer la langue de cette dernière. La notion de perception de langue d'origine trouve toute son importance. Le mélange et l'alternance des codes qui résultent du contact des langues sont aussi développés dans notre analyse.

Dans le cadre de l'analyse des données, nous avons étudié les différents usages langagiers et les différentes variations. La pertinence d'aborder ce point est que dans tous les différents milieux ciblés lors de notre travail de terrain, les variations langagières sont déterminantes car selon que l'étudiant est dans un de ces trois endroits déjà cités, sa façon de communiquer change. La variation dans les pratiques langagières des étudiants se lit aussi à travers les différentes langues employées comme le wolof, le français et dans une moindre mesure d'autres langues comme l'anglais.

Cette étude sur les variations langagières nous permettra d'aborder le dernier sous chapitre de cette partie qui s'articule autour d'une étude comparative des usages langagiers. Avec des graphiques, nous montrerons les variations dans les pratiques langagières mais la fréquence des langues qui sont utilisées selon les différents cadres spatiaux aussi. Cette comparaison sera basée sur les extraits donnés en exemples pour appuyer notre analyse. Les observations et les entretiens semi directifs nous permettront d'établir cette étude comparative de façon globale. C'est l'ensemble de ces aspects susmentionnés qui vont concourir à l'analyse des données recueillies qui est l'étape cruciale de ce travail. C'est ainsi que nous allons présenter et analyser les pratiques langagières des étudiants dans les différentes situations de communication.

Chapitre 1 : Analyse des données

Après avoir défini la méthode et recueillir les données, c'est ici où les données seront présentées pour être analysées. Dans ce chapitre, tous les phénomènes langagiers qui sont les plus prégnants dans les pratiques langagières de nos enquêtés sont mis en relief. Il s'agit entre autre du phénomène de représentations langagières, de la perception de la langue d'origine, du contact des langues pour ne citer que ceux-là.

1 : Représentations langagières et pratiques langagières

À travers notre démarche ethnographique et avec nos deux méthodes que sont l'observation et l'entretien, nous sommes parvenus à des résultats que nous allons analyser.

D'abord, il nous semble important de revenir sur le concept de représentations en sociolinguistique. En effet, ce concept a d'abord été sociologique, mais avec l'évolution des sciences sociales, il finit par être adopté en sociolinguistique. Parler de représentations, c'est parler de la société car elles lient l'individu et la société à laquelle il appartient. Ainsi, cela implique donc les manières de penser et d'agir de l'individu ; de ce fait, elles traduisent la manière dont les locuteurs perçoivent les langues ; cette perception peut être fausse ou se baser sur tout simplement des préjugés. C'est ce qui fait que les représentations sont aussi des faits de langue.

Dans le cadre de l'observation sur le terrain, nous avons eu à tenir compte de la manifestation des représentations langagières. C'est lors d'une séance d'observation avec un de nos enquêtés en l'occurrence FD que nous avons un exemple parfait. Cet étudiant (IT), pendant les discussions, s'accroche toujours à son wolof. Il est originaire du Baol, il est âgé de 25 ans et vient de s'inscrire pour la première fois à l'université.

Si nous nous fions à son parcours scolaire, nous nous rendons compte qu'il a des ressources de la langue française. Et pourtant il participe aux débats avec seulement le wolof ; cela même si quand ses interlocuteurs lui posent des questions en français. Vu l'importance du sujet de débat qu'ils abordent, il ne trouve pas opportun d'utiliser le français car il ne peut pas non seulement dire ses idées comme il le souhaite mais il juge sa langue maternelle qu'est le wolof comme étant la seule langue capable de traduire ce qu'il ressent.

L'exemple ci-dessous montre comment IT réagit face à ses interlocuteurs quand une question lui est posée :

Exemple :

FD- pourquoi tu n'es pas d'accord avec Karim Wade ?

IT- *xam nga Sénégal lan mo ñu sonal ? § kerook am na journaliste buko laac ousmane sonko...*(il continue sa réponse en wolof)

= tu sais le problème du Sénégal ? la fois passée un journaliste l'avait posé à Ousmane Sonko....

BT- attends ! Le président c'est un homme il ne peut pas tenir toutes ses promesses.

IT- *fii laa lako waxee Sénégal ku bëggë doon président lumu la wax bu faloo géen aat ca.*

= je te le dis ici, celui qui veut être président au Sénégal quand il dit quelque chose s'il est élu il se dédit.

Af :12/05/18

À travers ces deux répliques, nous constatons qu'à l'exception des deux mots français (journaliste et président), IT conserve son wolof dans ses interactions. Considérant l'importance de la langue dans la vie sociale de l'homme, nous considérons aussi le regard que le locuteur a sur sa propre langue et sur celles des autres.

Ce qu'il y a lieu de signaler aussi c'est que la majeure partie de ses interlocuteurs sont des wolofs comme lui à l'exception de BT qui est sérère et MG qui est diola. Qu'à cela ne tienne car ils parlent tous le wolof. Le choix ici d'utiliser le français n'est motivé que par l'envi de parler dans un contexte favorable dans la mesure où c'est leur chambre et que même s'ils ne s'expriment pas très bien en français, les fautes peuvent passer inaperçues.

Les représentations sont indissociables aux pratiques langagières, pour Calvet (1999), une langue « c'est un ensemble de pratiques et de représentations ». Les représentations renseignent sur le choix que le locuteur porte sur un code en négligeant totalement les autres. Limité la recherche à la simple question des représentations ne sauraient être scientifique. Si nous revenons à notre locuteur cible, pour lui, certaines idées ne peuvent se défendre que dans sa première langue, c'est-à-dire maternelle. Du coup, derrière sa pratique de la langue il y a la représentation de cette même langue.

À sa différence, ses camarades cherchent à s'exprimer en français mais ils éprouvent énormément de problèmes pour partager leurs idées, en d'autres termes, ses interlocuteurs peinent à agir comme ils le souhaitent. Ainsi, leurs idées, pertinentes qu'elles puissent être, font moins d'impacts. Et la meilleure façon pour IT de se faire comprendre est de parler wolof même si le reste lui impose parfois le français. Ici, le français n'est pas considéré comme une lingua franca.

Même dans notre premier exemple d'interactions dans la chambre de FD l'option était d'utiliser une langue étrangère, tel n'est pas le cas chez DD et ses camarades. Même s'ils ont un niveau de langue assez bon, les interactions se font aussi bien en wolof qu'en français. Néanmoins, nous pouvons voir comment la langue, surtout wolof, est représentée. Ici, le wolof n'est pas seulement considéré comme une langue de communication avec les autres personnes appartenant à d'autres groupes ethniques, mais pour eux cette langue se caractérise par le fait qu'elle est belle et qu'il est aussi simple de l'utiliser avec une facilité de créer parfois une façon de parler qui peut être considérée dans certain cas comme phénomènes pouvant faire objet d'étude. Rappelons à ce titre que DD et ses interlocuteurs sont tous de Dakar, ce qui laisse apparaître le facteur de l'urbanité que nous développerons plus tard.

Ce phénomène des représentations s'est vu invité dans leurs interactions :

Exemple :

DD- quand on vous dit que les frais sont gratuits ça veut dire que tu ne payes pas ↗.

S- non d'accord *ruma* on ne peut parler de frais et dire que c'est gratuit.

= non, je ne suis pas d'accord, on ne peut pas parler de frais et dire que c'est gratuit.

DD- *si! man na neek olof dakoy wax* ↙

= si ! C'est possible, ça se dit même en wolof.

S- ça veut dire quoi ?

DD- *olof day wax may naa lako doo fay.*

= le wolof dit je te l'offre tu ne payes pas.

S- non ! § ça ce n'est pas normal

DD- *suñu* langue *mom lolu am na ci mooko taxa* riche

= ça existe dans notre langue, c'est ce qui fait sa richesse.

S- en tout cas √ nos profs nous interdisent de dire « monter en haut »

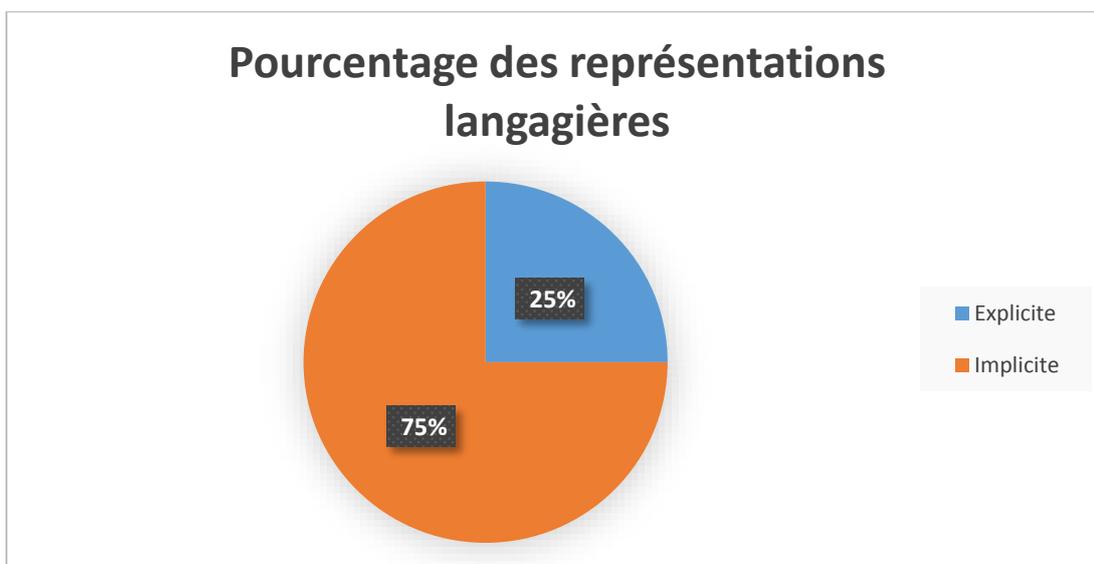
DD- *motax ma wax la loolu ñun* langue *bou* riche *lañu am*

= c'est la raison pour laquelle que je t'ai dit cela nous avons une langue riche.

Af :15/05/18

À la suite de cet extrait d'une discussion, nous pouvons nous rendre compte facilement de l'attachement que DD a par rapport à sa langue. Il met en évidence certaines possibilités que sa langue première lui offre et qui n'est pas possible en français dans lequel son camarade s'exprime. Ce qu'il faut relever c'est que son interlocuteur, même s'il donne l'impression de favoriser la langue française, il est avant tout un locuteur wolof. Son niveau d'étude ainsi que le sujet au tour duquel ils débattaient peuvent être considérés comme des facteurs qui l'ont motivé à se mettre à comparer les deux langues sur la base d'une faute grammaticale qui serait commise par DD.

En dehors de ces exemples susmentionnés, nous avons constaté à travers nos entretiens et notre observation que la quasi-totalité de notre population étudiée a laissé apparaître des signes relevant des représentations. Les représentations langagières sont parfois avouées au moment des interactions, ou tout simplement implicites et c'est le recours au wolof pour agir sur son interlocuteur qui l'exprime. Le graphique ci-dessous donne une idée beaucoup plus claire sur le nombre important de locuteurs qui, dans les pratiques langagières, donnent des représentations de leur langue de façon implicite. Sur vingt et cinq étudiants, plus 75% montrent leur penchant pour leur langue maternelle de manière inavouée.



- Pourcentage des représentations langagières explicites ou implicites des étudiants.

L'observation des pratiques langagières des étudiants révèle la spontanéité du choix de la langue. Que ce soit au campus social, au campus pédagogique ou le terrain de loisir, la logique est la même, c'est-à-dire que c'est d'abord le wolof pour entrer en communication et que par la suite le débat peut être poursuivi en français même si certains continuent de parler wolof.

À la suite de ce graphique, nous constatons que dans les pratiques langagières les représentations que font les étudiants de leurs usages ne sont, pas dans la plupart du temps, directes. Les représentations se font de façon détournée à ne pas attirer l'attention de celui qui observe, c'est au bout de plusieurs séances d'observation, d'entretien et des questions posées aux locuteurs que nous sommes arrivés à cerner la manière dont les langues sont représentées.

Cela explique par ailleurs l'attachement et l'enracinement que ces individus ont par rapport à leur culture quel que soit le degré d'ouverture sur les autres cultures car toute langue véhicule d'abord une culture.

Dans d'autres cas, ce qui favorise l'utilisation d'une autre langue que celle maternelle, c'est de vouloir être estimé de ses camarades surtout lors des récréations (campus pédagogique). C'est le cas par exemple de FD qui est le responsable de sa classe. Même si son niveau de français laisse à désirer, il veut montrer, par l'utilisation du français (par ailleurs la langue

d'apprentissage), qu'il est important et capable de jouer son rôle de responsable. De ce fait, il entame toujours ses discussions avec ses interlocuteurs en français. Derrière cette utilisation du français se cache son sentiment de vouloir être considéré, estimé et respecté par ses camarades de classe.

Soulignons qu'il y a une nette différence entre FD et DD, en d'autres termes dans les pratiques langagières de ces deux individus il y a un élément que nous pouvons considérer dans une certaine mesure comme étant paradoxale. Ils sont tous les deux originaires de grandes villes du Sénégal, Kaolack et Dakar. Ici, le paradoxe c'est que celui de Kaolack devait être la personne qui s'attache le plus à sa langue maternelle du fait de sa situation géographique et de son niveau de langue. Pourtant c'est tout à fait le contraire, parce que pour lui, l'étudiant c'est celui qui s'exprime en français pour être respecté. Même quand il fait recours au wolof pour se faire comprendre, il revient toujours au français pour les raisons déjà citées. Le français est perçu dans ce cas par FD comme une langue prestigieuse par rapport à sa propre langue première qui est aussi la langue du groupe ethnique dont il réclame son appartenance.

De ce fait, ce qui est remarquable, ce n'est pas parce qu'on parle une langue qu'on qualifie de première langue pour la défense sur toutes les lignes. Ici, c'est le besoin d'exister et de s'imposer qui prend le dessus. L'influence de la langue officielle est manifeste, l'acte de choisir délibérément de parler français et d'avoir un penchant pour celui peut être vu comme le fait d'être complexé. La question des représentations va donc au-delà de la manière dont nous l'avions perçue comme une simple question de logique. Au départ, nous ne pouvions pas prévoir pratiquement ce cas de figure vu l'appartenance ethnique et la zone géographique d'où FD est originaire. C'est beaucoup plus complexe d'autant plus que ça se révèle dans tous les endroits qu'il fréquente, si ce n'était qu'au campus pédagogique nous aurions compris le fait qu'il veut s'imposer par rapport à ses camarades mais c'est son choix de privilégier le français sur le wolof.

2 : Perception de la langue d'origine

Aborder la question des représentations langagières nous mène inéluctablement à celle de la perception que les locuteurs ont de leur propre langue. Á la question de savoir comment tu perçois ta langue d'origine ; nos interlocuteurs cibles s'accordent pratiquement à la même réponse. Pour eux, la langue c'est d'abord une question d'appartenance ethnique et culturelle e à une communauté linguistique et culturelle.

Selon DD, sa langue d'origine qu'est le wolof est une langue extrêmement riche et il offre beaucoup de possibilité pour entrer en communication avec d'autres locuteurs d'autres langues. Par devoir de respect, il considère qu'il doit avoir une bonne maîtrise de la langue et qu'il doit aussi la préserver car la langue est pour lui un *legs*. Cet attachement à la langue d'origine de DD peut s'expliquer par son appartenance à une catégorie sociale en l'occurrence le groupe des griots. Comme nous le savons ce groupe de caste est connu pour son art oratoire, pour son ancrage dans la culture car il joue un rôle prépondérant.

Toutefois, DD reconnaît qu'il est fasciné par la langue et la culture française. Pour lui la langue française est d'une « valeur très symbolique qu'on a apprise certes à l'école mais qu'on a aussi découvert grâce à la mondialisation, donc on doit faire avec. On est obligé de s'ouvrir aux autres, le wolof est la langue la plus belle mais les autres langues peuvent nous servir à quelque chose ». Ces propos de DD traduisent effectivement l'attachement qu'il a à sa langue mais le jugement qu'il porte sur les autres langues du fait de la réalité que nous vivons. Il affirme à ce titre : « comme je te l'ai déjà dit moi je suis wolof et j'aime ma langue et ma culture mais en tant qu'étudiant on ne peut pas vivre comme les autres, c'est le monde qui est ainsi maintenant ».

La réalité est toute autre pour FD. À la même question, il avoue se sentir beaucoup plus à l'aise en incarnant la culture française. C'est cette langue qui a fait qu'il est étudiant, c'est aussi avec cette langue qu'il espère devenir demain. Il concède par ailleurs à sa langue d'origine ses valeurs *affectives* et *émotionnelles*. Cette thèse nous semble inefficace parce que le classement qu'il fait des langues en mettant le français au premier rang cache d'autres réalités inavouées. Ce classement n'est presque valable que quand il est à l'université, donc chez lui, c'est le wolof qui est la première langue.

L'autre aspect qui paraît fondamental, c'est que durant toutes les interactions, même s'il veut faire croire aux autres que c'est le français d'abord, il a du mal à se passer du wolof car sans cette langue, il n'agit pas bien sur ses interlocuteurs. Autrement dit, l'usage du wolof est incontournable dans ses interactions en français. Il peut arriver qu'un locuteur classe une langue comme première alors que sans le savoir il ne le fait que par amour pour cette langue ou parce qu'il appartient culturellement à cette communauté linguistique, et seules les observations peuvent révéler ce paradoxe.

C'est le cas par exemple d'un élève observé hors de son école. Étant baïnouk, il classe évidemment la langue de cette ethnie comme première. Durant ses interactions, c'est le wolof

qui domine largement. Ainsi, « sur 49 minutes d'interactions relevées hors de l'école, nous notons, approximativement 24 minutes de parole en wolof avec seulement 7 minutes pour le baïnounk » (Sow, 2016 :10). Cela montre effectivement ce que le locuteur veut faire croire ou bien ce qu'il croit être la réalité alors que celle-ci est toute autre. Ce qui fait la particularité ici, c'est le fait de vouloir ignorer sa langue d'origine alors qu'on ne peut pas s'en passer même dans des interactions où c'est la langue française qu'on doit utiliser.

3 : Mélange et alternance codiques

Mélange de codes ou *code-mixing*

Le mélange de codes renvoie à « tout type d'interaction entre deux ou plusieurs codes linguistiques différents dans une situation de contact de langues » (Blanc, 1997 :5). En d'autres termes, les locuteurs mélangent des éléments de langues différentes dans une même phrase. Nous pouvons retenir à la suite Anciaux que :

Le mélange des langues constitue des productions verbales où les deux langues ne se succèdent pas, mais où des locuteurs mêlent les éléments et les règles de deux ou de plusieurs langues dans une même phrase, un même énoncé ou une conversation. Parfois, on peut repérer à quel niveau se situe le mélange permettant l'attribution de tels aspects d'un élément à une langue et de tels autres à une autre langue, d'autres fois la distinction entre les langues est impossible. (Anciaux, 2003 :15)

Les éléments linguistiques se superposent et du coup on ne peut pas identifier les deux langues. Le mélange de codes est un phénomène très présent dans l'usage de la langue de manière générale et des étudiants en particulier. Le phénomène du bilinguisme du au passage à l'école fait que nos interlocuteurs ont au moins des compétences dans au moins trois langues que sont le wolof, le français et l'anglais. De ces langues, il faut aussi tenir compte de l'espagnole parce qu'un de nos interlocuteurs pratiquent cette langue.

Au cours de nos recueils d'interactions, nous avons relevé la présence fréquente de ce phénomène. Dans cet extrait ci-après, nous allons montrer l'usage du mélange de codes dans les pratiques langagières des étudiants. Les langues principalement utilisées sont le français, le wolof et dans quelques rares cas l'anglais.

Extrait 1 NB : les mots en wolof sont en italique et le gras ceux qui sont en anglais.

DD- *xoolal* sidy ꞑ je veux qu'on termine l'exo *léegi*.

= Sidy, je veux qu'on termine l'exercice maintenant.

S- **cool** ! On peut commencer **after**.

= c'est bon, on peut commencer après.

DD- prof *bi* il est compliqué.

=le prof est compliqué.

S- on commence par où *sax* ?

= on commence par où ?

DD- *yaw tamit* ! C'est l'exo un.

= toi aussi ! C'est l'exo un.

S- *man* je comprends pas ce qu'il dit *de* ɲ.

= moi je ne comprends ce qu'il dit.

DD- nous allons essayer quand même.

S- *ùù lii de* ça ne va pas être facile.

= *ùù* ça ne va pas être facile.

DD- *man daal* je vais essayer \ **after** *lumu ma may ma jël*.

= moi je vais essayer et après je me contenterai de la note qu'il me donnera.

S- bon ! D'accord ++ *kon* commençons.

= bon ! D'accord donc commençons.

Af :15/05/18

Lors que nous observons les pratiques langagières des étudiants, quand les interactions se font en français, nous constatons que des mots wolofs sont utilisés de façon imprévue. Contrairement au mélange de codes où nous pouvions voir la programmation de son usage, ici, la réalité est toute autre dans la mesure où les locuteurs le font de manière évidente sans en rendre compte. Il n'y a pas que la présence du wolof dans les interactions, l'anglais est aussi présent même si sa présence est beaucoup moins importante.

Si nous tenons compte de la différence qu'il y a entre nos deux locuteurs cibles, l'urbanité va opérer une opposition entre ces deux. Le facteur d'urbanité a fait qu'il y a du mélange de codes dans le parler de DD comme il l'aime, mais à force de vouloir s'exprimer ainsi, il est devenu tout simplement une habitude qu'il ne peut plus s'en passer. L'usage du code mixing se réfère à l'usage de ce dernier, à un contexte de production mais une fonction

importante. Cela dit, il y a une relation intrinsèque entre l'utilisation qui renvoie à la forme et sa fonction et ceci peut ne pas être explicable.

Par ailleurs, même si l'urbanité est beaucoup plus perceptible chez DD, dans le parler de FD on note plus ou moins la présence du mélange codique, car ce phénomène langagier relève du contact des langues. Pour un étudiant, le plus souvent il a au moins trois langues dans son répertoire linguistique : sa langue première, le français (langue officielle) et l'anglais. La manifestation du code mixing chez FD est moins significative et peut parfois passer inaperçue. Seulement deux langues sont mélangées à savoir le français et le wolof. Dans ses interactions que nous avons recueillies, son vouloir parler le français avec ses camarades donne l'impression que c'est le français qui est sa langue maternelle et le wolof n'est qu'un complément.

Nous notons une sorte de mélange de codes qui ne relève pas d'un même locuteur, mais de son interlocuteur. Lors de nos observations avec FD, nous avons constaté qu'il y a un des participants qui avait tendance toujours à répondre en wolof. Ce type de mélange est utilisé dans l'objectif explicatif de façon spontanée. C'est deux langues qui sont mises principalement en jeu ; le français et le wolof. Cela nous laisse dire qu'il y a autant de types de mélange de codes que d'objectifs visés selon les situations de communication.

Alternance de codes

Contrairement au mélange de codes, l'alternance codique est le fait de passer d'une langue à autre de façon dynamique ; tout comme le mélange, l'alternance résulte aussi du contact des langues. A la suite de Causa (2007) nous pouvons retenir que « l'alternance codique, c'est-à-dire les passages d'une langue à une autre, est l'une des manifestations les plus significatives du parler bilingue » (:19).

L'alternance de codes ou le code-switching peut intervenir sous plusieurs formes selon Anciaux (2010). Dans le cadre de notre étude, seules deux formes nous interpellent. Ce chercheur différencie « l'alternance intra locuteur » de « l'alternance interlocuteur ».

La première renvoie au contexte où « un individu passe d'une langue à l'autre en parlant » et la seconde c'est quand « un individu parle dans une langue et qu'un autre lui répond dans une autre langue » (:19). La notion de contexte revient toujours mais aussi la culture est significative.

Le CS a été depuis toujours rapporté à des contextes socio-culturels caractérisés par le contact entre différentes langues, par la mobilité des locuteurs, par des enjeux identitaires et sociaux exprimés notamment à travers les pratiques langagières. Il repose ainsi de manière plus générale la question de l'articulation entre langue, société, culture, contexte. Mondada (2007 :21)

À la suite de cette définition, nous pouvons réaffirmer qu'il est presque impossible d'aborder quelque phénomène langagier que ce soit sans faire mention de la culture ou bien le contexte où se réalise les interactions. Pour le cas de notre population d'enquête, le code switching est très fréquent surtout avec DD qui aime avant tout ce procédé linguistique qu'il considère comme une affaire des gens qui sont à la mode. Par ailleurs, *l'alternance d'interlocuteur* se manifeste avec un interlocuteur de FD qui a tendance à toujours répondre en wolof quand quelqu'un lui pose une question en français. Les extraits ci-après vont étayer davantage ces arguments.

NB : les éléments en wolof sont mis en italique

DD- *yaw xanaa xamoo* Abdoulaye Wade ↗ c'est une grande tête.

= tu ne connais pas Abdoulaye Wade, c'est une grande tête.

S- si je sais mais *neka tul lamu doonoon*

= si je sais mais il n'est plus ce qu'il était.

DD- je suis d'accord ↙ *waye magget um jinne la*

= je suis d'accord mais c'est un génie.

S- tu me fais rire quoi ++ *wàllam jàll na bu yàgg !*

= tu me fais rire quoi, son temps est révolu !

DD- tu ne comprendras jamais mais *lim fi def keneen dootu ko fi def*

= tu ne comprendras jamais, mais personne ne fera plus ce qu'il a fait.

S- Wade c'est de l'histoire ancienne *te ñun da ñoo wara dem.*

= Wade c'est de l'histoire ancienne et nous devons avancer.

Af :12/05/18

Dans cet extrait, nous nous rendons compte de la manière avec laquelle les deux codes utilisés par les interlocuteurs se superposent. Ce qui attire aussi notre attention c'est que dans la plupart des phrases, c'est le wolof qui vient après le français. Cela montre effectivement l'idée selon laquelle même quand le locuteur wolof s'exprime en français il a tendance à faire recours au wolof pour agir sur son interlocuteur. La superposition des deux codes linguistiques

peut laisser penser à ce que l'on peut appeler l'alternance de codes dite programmée. C'est-à-dire que nous pouvons voir de l'ordre dans l'alternance de codes, l'agencement des deux codes est tel qu'on peut penser que le code switching ce fait de façon intentionnelle.

Ce qui nous pousse à affirmer que cette alternance est intentionnelle c'est que le profil des deux locuteurs montre qu'ils ont tous des compétences avérées dans ces deux langues. De plus, en les observant nous voyons clairement la facilité qu'ils ont pour entrer en communication. Il y a un certain raffinement du discours. Ces éléments nous laissent dire que ce genre de mélange codique est une option de nos deux locuteurs.

Cependant, le cas de FD est totalement en contradiction avec celui de DD du fait que chez FD le mélange codique est considéré comme obligatoire. Rappelons que FD a des difficultés pour s'exprimer en français comme il le souhaite. L'exemple que nous allons donner va montrer à quel point une nette différence s'opère entre nos deux locuteurs.

FD- pourquoi tu dis *yaw karim Wade du doon* président ?
= pourquoi dis-tu que karim wade ne sera pas président ?

BT- il a volé notre argent \ donc il ne peut pas se présenter.

FD- *déedéet* ↗ *loolu moom* ce n'est pas une raison.
= non ! Cela n'est pas une raison.

BT- on ne doit pas donner notre pays à un voleur.

FD- il est difficile pour *wax la dëgg yaw*, tu es têtù.
= il est difficile de te dire la vérité, tu es têtù.

BT- le problème c'est que tu ne comprends rien du fonctionnement d'un pays quoi.

Af :12/05/17

Si nous comparons les interactions de nos deux locuteurs cibles, nous constatons que l'organisation dans l'alternance de codes que nous avons constatée chez DD est totalement absente chez FD. L'emplacement des mots wolof n'obéit à aucune organisation ; nous pouvons les trouver au début, au milieu ou à la fin de la phrase et c'est toujours pour appuyer

l'argumentaire. Dès lors, nous pouvons confirmer que l'alternance de codes peut relever de l'intention personnelle du locuteur tout comme il peut être spontané, c'est-à-dire obligatoire.

L'objectif de l'étude de l'alternance de codes était de voir comment les étudiants font usage de ce phénomène langagier et les situations de communication dans lesquelles ce switching se réalise. À l'aide de nos observations et les entretiens nous sommes parvenus à comprendre comment l'alternance marche chez notre population étudiée. Ce qui est aussi important à notre niveau c'est la nuance qui existe dans ce même phénomène de langue. En d'autres termes, nous avons pu dégager deux points de vue à ce niveau qui sont cités en haut.

Le cas de IT est révélateur, lorsqu'on lui pose une question en français, il n'hésite pas à répondre en wolof même quand les interactions doivent se faire en français. Son attitude s'explique du fait qu'il affiche l'objectif de se faire comprendre à travers ses idées. À ce niveau, l'alternance se fait entre ses camarades qui lui posent des questions dans une langue et qu'il utilise une autre pour les répondre. Selon l'objectif du locuteur dans sa communication et le contexte dans lequel il évolue, il y a un type particulier qu'on peut attribuer à l'alternance codique. C'est le type d'usage personnel que le locuteur fait de l'alternance.

4 : Contact des langues

Les réalités politiques, historiques et économiques font que les langues sont en perpétuel contact. Les deux phénomènes déjà mentionnés résultent du contact des langues. Comme nous l'avions dit dans la partie introductive de ce travail, le Sénégal, en particulier la région de Ziguinchor qui regorge d'énormes potentialités sur les plans linguistique et langagier. Le monde dans lequel nous vivons est plurilingue du fait des nombreuses langues réparties dans les différents pays où se côtoient différentes communautés linguistiques.

Dans les pratiques langagières des étudiants, le contact des langues est remarquable en plus d'un titre. La langue d'origine est en perpétuel contact avec les langues dites étrangères et qui sont enseignées dans les écoles. Chez nos locuteurs, il y a au moins trois langues qui sont en contact. C'est le français et l'anglais qui entre en contact avec le wolof. Un de nos locuteurs cible, en l'occurrence DD, a des compétences linguistiques en espagnol ; cependant, ses compétences en espagnol n'apparaissent pas dans ses interactions avec ses camarades.

Le contact de langues est mis en relief par l'utilisation donc des trois langues susmentionnées.

Exemple :

DD- *man daal* je vais essayer **after** *lumu ma may ma jël*.

= moi je vais essayer et après je me contenterai de la note qu'il me donnera.

S- **cool** on peut commencer **after**.

= c'est bon, on peut commencer après.

Af :15/05/18

Dans ces deux phrases citées comme exemple, nous notons la présence de ces trois langues mais l'usage diffère. Dans la phrase de DD toutes ces trois langues sont présentes avec une domination du wolof sur les autres qui fait que les mots en français et en anglais fonctionnent comme des éléments qui relient ceux qui sont en wolof et qui donnent sens à la phrase, mais nous pouvons dire qu'ils permettent un agencement des éléments de la phrase aussi. Dans certains cas, seuls le wolof et le français sont en contact.

Autant le constat de contact de langues se fait avec le wolof et le français, autant il peut se faire observer entre le français et l'anglais. Nous le notons à travers la phrase de S qui utilise ces deux langues à savoir le français et l'anglais pour discuter avec son ami dans un cadre bien défini. Cela nous permet de dire que non seulement le contact de langues est à l'origine de nombreux phénomènes langagiers, mais il peut influencer le choix de la combinaison de langues d'un individu pour entrer en communication avec les autres selon l'interlocuteur, le milieu dans lequel ils se trouvent et l'objectif visé pour passer son message.

À cela s'ajoute la particularité de notre zone d'étude, Ziguinchor, même si cette particularité ne se lit pas à travers les interactions de nos locuteurs cibles.

La situation sociolinguistique sénégalaise actuelle est déterminée par les relations diglossiques entre le français et le wolof, entre le wolof et les autres langues nationales, et également entre les langues véhiculaires régionales et les langues locales, soit une situation de diglossie enchâssée à trois échelles. (Brodal, 2009 :51)

L'usage du wolof est remarquable à plus d'un titre ; cependant l'héritage coloniale a fait qu'on a d'autres langues qui sont beaucoup plus favorisées à cause des politiques linguistiques qui a des répercussions sur les plans économique et social comme le souligne Brodal (2009) « maîtriser le français a traditionnellement facilité l'obtention d'un poste de travail dans la fonction publique ». Le fait que ces langues étrangères gagnent une place importante au sein des pratiques langagières particulièrement celles des étudiants est dû à la formation scolaire et universitaire à l'environnement immédiat de l'individu. Même si nous savons que le taux de

l'illettrisme au Sénégal est très élevé, l'influence du français est toujours présente même chez nos enquêtés.

Le contact de langues donne naissance à de nombreux phénomènes linguistiques que nous avons déjà cités et d'autres comme l'emprunt. Pour les besoins de la communication une langue ne peut presque pas se suffire à elle seule. Ainsi, s'ouvrir à d'autres langues s'impose et cette ouverture va permettre à la langue qui s'ouvre à aller jusqu'à même accepter certains mots d'emprunt dans son vocabulaire. L'emprunt se définit comme un « Procédé par lequel les utilisateurs d'une langue adoptent intégralement, ou partiellement, une unité ou un trait linguistique (lexical, sémantique, phonologique, syntaxique) d'une autre langue », (Loubier, 2011 :9). La façon dont les étudiants communiquent laisse apparaître cet aspect langagier. Chez tous nos locuteurs cibles le phénomène de l'emprunt est évident. Le plus souvent ce sont les mêmes mots anglais contrairement aux mots français du fait que l'usage varie d'un locuteur A à un locuteur B. Ici, ce sont donc le contexte de communication et les compétences linguistiques qui jouent un rôle déterminant.

Pour FD et DD, ils ont une utilisation qui leur est commun parfois de certains mots comme « boy » par exemple. Ce mot même s'il a un équivalent en wolof ou encore en français, son emploi est très courant et que finalement nous pouvons dire que ce mot est plus ou moins accepté par beaucoup de locuteurs wolofs même si le sens peut varier. Parfois il est employé pour désigner un garçon, un camarade ou un ami :

DD- **boy** ñu commencer book.

= mon ami, commençons donc.

Af :15/05/18

L'emploi du terme *boy*, qui est un mot anglais, renvoie à son camarade avec qui il travaille. Dans d'autres contextes d'utilisation il peut faire référence à une jeune fille et c'est très fréquent dans le langage des jeunes.

En ce qui concerne l'emprunt des mots français, sa fréquence est très importante et la plupart des mots employés sont acceptés dans leur langue d'origine ; beaucoup de ces mots aussi ont leurs équivalences dans ces langues :

DD- *dama wara dem sport après*

= je dois aller faire du sport après

Af :15/05/18

Les mots *sport* et *après*, par exemple, sont utilisés dans des langues locales comme le wolof à tel point que ces langues ont fini par les intégrer. Dans la langue wolof, ces termes ont bel et bien des correspondants qui traduisent exactement les termes empruntés des langues étrangères. Le facteur le plus évident qui l'explique est que le français est une langue étrangère certes, mais c'est aussi notre langue officielle ; l'usage des mots anglais aussi est dû au niveau de scolarisation et de l'environnement social de certains individus.

5 : L'urbanité dans les pratiques langagières

Le phénomène de l'urbanité ne se met pas ici en rapport avec le milieu dans lequel les étudiants évoluent, c'est-à-dire l'université, mais plutôt avec leur milieu d'origine. Ainsi, l'urbanité se comprend comme un élément relevant des compétences langagières des étudiants. C'est une opposition qui est établie entre ville et campagne. Le concept d'urbanité fait allusion à la ville et tout ce qui est en relation avec celle-ci : « pour définir le concept d'urbanité, il faut impérativement décrire les particularités de la ville en accordant une importance capitale à son caractère socioculturel. L'urbanité serait ainsi en rapport avec ces relations sociales que les habitants d'une ville entretiennent et perpétuent » (Sow, 2017 :7). Parler d'urbanité, c'est donc faire la jonction entre la ville et la vie socioculturelle qui y est menée ; ainsi cette urbanité est linguistique et langagière à la fois :

L'urbanité langagière est fonctionnellement empreinte du rapport aux langues représentées ou effectivement présentes dans l'espace perçu comme propre à la ville et signifie l'intégration dans le rapport à l'organisation socio-cognitive de l'espace de ville non seulement des pratiques linguistiques mais aussi des pratiques discursives et notamment des attitudes linguistiques et langagières (Bulot, 2003 :8).

Chez notre population d'enquête, ce phénomène se voit de façon très claire dans la mesure où bon nombre de phénomènes langagiers déjà cités sont en rapport avec l'urbanité. La manière dont le wolof (langue d'origine pour certain) est parlé révèle l'influence de cette urbanité. Parfois un mot wolof peut être prononcé avec une troncation et ne changeant pas son sens, ça peut même donner l'impression que ce mot fonctionne comme un synonyme alors que c'est l'influence de l'espace de socialisation qui est la ville. Par exemple pour saluer quelqu'un en wolof *na nga def* pour dire comment tu vas ? On dit par exemple *naka la*. Un citoyen peut comprendre aisément que c'est une formule raccourcie contrairement à un individu qui n'est pas de la ville et qui peut voir dans cette façon de saluer un manque de respect par exemple.

C'est pour dire à quel point la langue peut être affectée par l'urbanité et comment le sens d'un mot peut changer cause de ce phénomène.

Le phénomène impact surtout les parlers des jeunes, en plus de l'environnement familial il y a le niveau d'étude et la chose qui est très déterminante c'est bien l'ouverture constatée au reste du monde qui a sa propre façon d'influencer les langues. L'urbanité fonctionne pratiquement à tous les niveaux d'usage de la langue chez nos enquêtés. C'est le phénomène que nous pouvons relever dans toutes les situations de communication. Que ce soit une interaction en wolof ou en français, l'urbanité est toujours présente. C'est le cas de l'emploi de *quoi* qui n'est pas employé non pas comme pronom relatif encore moins pour une interrogation.

L'urbanité met en relief ce que les chercheurs appellent *parlers des jeunes* ; ce concept renvoie systématiquement à la langue et son usage en ville. C'est dans les villes où ce phénomène se développe avec un ensemble de phénomènes langagiers. Dans le milieu étudiantin, l'urbanité est bien présente dans les pratiques langagières. L'université est un endroit propice pour ces genres de phénomènes langagiers du fait de la composition de sa population.

Nous retenons que dans les pratiques langagières des étudiants, il y a toujours des signes de l'urbanité et peu importe la langue dans laquelle ils s'expriment. Cependant, par rapport à l'usage du français il faudra avoir une attention particulière puis que l'élément qui renvoie à l'urbanité est un mot de cette langue. Autrement dit, le mot employé ne connaît pratiquement aucune modification, c'est souvent son emplacement ou le sens qu'on lui attribue qui sont déterminants.

Chapitre 2 : Études des usages langagiers

La problématique de la variation intéresse à plus d'un titre les sociolinguistes. C'est un constat qu'on peut faire très facilement en se rendant compte que le locuteur varie dans sa façon de parler. L'usage de la langue selon le contexte de communication, l'objet de son discours, le lieu ou encore l'interlocuteur. En fonction de son milieu social, de son histoire personnelle, de son implantation géographique, des effets visés dans la communication, de la maîtrise des registres de langues acquise, du rapport à la langue et à la société, on recourt à des variétés linguistiques très diverses. La variation est due à diverses causes qui impliquent donc l'environnement social de l'individu, son parcours (nous comprenons son niveau d'étude), son origine géographique ainsi que sa maîtrise des ressources langagières.

À ce niveau, l'identité du locuteur et celle de son interlocuteur sont décisives. C'est ce qui permet de cerner les deux interlocuteurs. A ce là il faut ajouter le lieu de l'interaction, la manière avec laquelle le message est dit et le message en tant que tel. Il faudra toujours chercher la cause extra linguistique d'un phénomène linguistique, et c'est cette association qui permettra de déterminer la variante linguistique. Les variables sociales sont impérativement associées à celles linguistiques.

1. La variation langagière dans le campus pédagogique

La famille est le lieu d'usage privilégié de la langue maternelle. La communication au marché et avec des inconnus montre comment sont résolus des problèmes causés par le plurilinguisme social. Ce qui montre comment ces langues sont véhiculaires. Les situations de communication à l'université sont plus diversifiées et ont des structures plus complexes, défend Brodal (2009). L'université est le site des sciences par excellence, donc un domaine formel ; cependant, dans son espace, dominent différentes activités de la vie quotidienne.

Dans le campus pédagogique, les langues utilisées sont le français et le wolof. C'est lors d'une pause que nous avons recueilli des interactions. Dans ces interactions, c'est le français qui domine l'usage du wolof. Généralement, l'explication que nous donnent nos enquêtés c'est que l'aspect pédagogique est fortement présent, du coup c'est le français, langue d'enseignement, qui est employé le plus. L'université est connue aussi par une certaine formalité qu'elle exige entre les enseignants / étudiants et l'administration et ces derniers. Dans les pratiques langagières, nous notons aussi des influences qui sont d'ordre familiale, d'origine citadine ou rurale et le niveau d'étude.

Nos enquêtés étant tous des hommes, nous n'avons pas pu établir une différence qui se base sur le variable sexe. Dans le campus pédagogique les pratiques langagières sont modérées, le choix des termes est déterminant. Le besoin de l'étudiant pour faire valoir ses compétences langagières fait qu'il adopte un style approprié dans ce cadre de communication. L'étudiant entre en communication pas seulement avec ses camarades où on note parfois un certain laxisme dans le choix des mots du fait de la familiarité à communiquer entre eux, mais il doit se conformer aux normes pour entrer en communication avec le professeur ou le personnel administratif.

1.1. L'usage du français

Le choix du français dans le campus pédagogique est évident. Le simple fait de faire la corrélation entre le milieu et les différents interlocuteurs qui s'y trouvent en dit long. Á travers les observations et les entretiens, l'on se rend compte de l'importance d'utiliser la langue française qui, dans quelques cas peut se voir comme obligatoire. Le choix de langue est intrinsèquement lié à l'attitude que l'étudiant a par rapport à une langue donnée. Les attitudes linguistiques peuvent être de bons indicateurs du comportement linguistique futur, leur nature étant en général plus cohérente que celle des comportements ; ces derniers dépendant souvent du contexte.

Le français est quelques fois qualifié comme une langue seconde et non pas étrangère ; il occupe une place privilégiée et primordiale dans l'environnement sociolinguistique sénégalais. Cependant, l'usage de cette langue par les étudiants révèle une particularité liée parfois aux normes. Le français que parlent les étudiants peut être mis en opposition avec un français que l'on pourrait qualifier de bon. Cela veut dire tout simplement que la façon dont notre population d'enquête emploie cette langue laisse parfois à désirer. Á la question de savoir quel est le niveau du français que vous parlez ? Nos informateurs ne sont pas du même avis.

Pour certains comme DD, le niveau de son français est assez bon et pour lui la preuve est qu'il est capable de parler sans y intégrer un mot wolof. Cette affirmation reste à vérifier, car même dans le campus pédagogique les interlocuteurs varient, ce qui n'est pas sans conséquence sur les interactions. Dans les séances d'observations au campus pédagogique, le constat est que la qualité de la langue pour DD peut être appréciée positivement. Cependant, il avoue que l'effort fourni pour entrer en communication avec les enseignants et le personnel administratif n'est pas pareil lorsqu'il s'agit de communiquer avec ses camarades.

Le fait de parler le français dans le campus pédagogique ne relève même pas parfois d'un choix. Cela s'explique par le fait qu'il s'agit du milieu le plus important en ce qui concerne

la formation et le milieu par excellence des intellectuels. Cette formation et cette communication des intellectuels se font évidemment dans la langue officielle du pays. Certes nous n'avons pas porté des jugements sur la qualité ou même le niveau de langue des étudiants, mais il est plausible que l'usage du français par contrainte pose énormément de difficultés à certains de notre population enquêtée. Il s'y ajoute que le sentiment d'infériorité que ressentent certains devant un enseignant ou un administratif rend difficile la communication. La particularité de cette communication c'est qu'elle est cadrée, c'est-à-dire que l'étudiant fait tout son possible pour s'accommoder aux normes de la langue. Il essaie tant bien que mal de respecter les règles grammaticales, la phonologie entre autres. Ce qui est aussi évident c'est que la maîtrise de la langue découle des facteurs toujours renvoyant à l'environnement des études : « L'appréciation positive du degré de la maîtrise linguistique du français augmente avec les années d'étude, le contact permanent de par les études, pousse les étudiants à mieux parler la langue » (Méziari, 2010 :11).

Contrairement à cette communication, celle entre étudiants se fait de façon détendue. Le français qui est employé ici ne respecte pas les normes de la langue et certains phénomènes langagiers font leur apparition. L'usage du français peut être parfois absent pour certains étudiants ; d'autres considèrent qu'ils doivent s'exprimer pour la bonne et simple raison qu'ils sont dans le campus pédagogique, pour d'autres en dehors des enseignants et des administratifs l'obligation de parler français ne se présente plus. Entre camarades étudiants, il n'y a pratiquement pas de ligne de conduite à tenir, c'est la même génération et la communication passe très vite.

Lors des observations nous avons constaté que les interactions entre les étudiants se font dans un français non normatif. L'usage de cette langue peut être considéré comme un choix dans la mesure où aucun de nos informateurs n'a cette langue comme langue première encore moins celle utilisée en famille. L'influence de taille est le rapport que les étudiants établissent entre le campus pédagogique et l'usage de la langue d'enseignement qui est le français. La perception de l'usage du français dans le campus pédagogique relève aussi d'une question à savoir dans quelle situation parlez-vous français ? à la réponse à cette question, nous comprenons que beaucoup ne prennent jamais l'initiative de commencer une communication en français, mais répliquent dans cette langue quand ils sont dans une situation d'interaction en français.

L'usage du français dans le campus pédagogique révèle plusieurs variations qui sont toutes relatives à l'interlocuteur. Par rapport au niveau intellectuel de l'interlocuteur, l'étudiant varie sa façon de communiquer et adopte un style adéquat au rang de la personne. Donc

l'influence du statut social de l'interlocuteur est pesante. Le statut de l'interlocuteur joue un rôle très important dans le choix du français et la qualité de la langue ; le niveau de langue varie en fonction du rang social ou professionnel de l'interlocuteur. La formalité qu'exigent les relations entre les étudiants et les autres personnes d'une autre catégorie sociale explique largement le choix et le niveau de langue.

1.2. L'usage du wolof

Nous notons dans les interactions des étudiants au campus pédagogique l'emploi du wolof. L'usage de cette langue n'est pas gratuit, et il est présent dans les interactions qui sont quasiment celles entre étudiant. La langue qu'emploient les enseignants et les administratifs est le français. Ainsi, face à cette situation de communication l'étudiant « s'interdit » d'employer le wolof pour la réplique. Même si parfois l'interlocuteur de l'étudiant glisse des mots wolofs dans son discours, ce dernier, c'est-à-dire l'étudiant, pour les raisons déjà citées continue toujours dans cette langue qu'il considère comme celle de la communication de façon formelle avec ses interlocuteurs au niveau du campus pédagogique.

La communication entre étudiant est décontractée et n'impose pratiquement pas de normes. Le wolof est employé ici pas de façon à nous permettre de dire que les interactions se font totalement dans cette langue, il est utilisé pour éclaircir ou appuyer des idées avancées en français. Dans le campus pédagogique, la plupart des sujets tourne au tour des cours, des enseignements qui y sont dispensés, donc ce genre d'interactions ou de débat peut être qualifié de technique. Pour expliquer par exemple un exercice, l'étudiant peut bien commencer son explication en français, mais l'usage du wolof est incontournable pour être explicite. Cet extrait choisi montre à bien des égards la fréquence et l'importance même de son emploi.

NB : les éléments en wolof sont en italique.

DD : boy ! Moi je ne comprends pas les explications du prof quoi.

S : non il faut d'abord faire l'exo 1 pour comprendre les autres

DD : t'as pas compris quoi \ même l'exo 1 pose des problèmes

S : si je comprends ! *léegi da nga wara xamni* si tu ne lis pas intégralement le sujet *dooko mana traïter*

= si je comprends ! Maintenant dois savoir que si tu ne lis pas intégralement le sujet tu ne sauras le traiter.

DD : d'accord, j'avais pas tout lu

S : *so comprendré exo 1 di nga mana* continuer facilement

= si tu comprends l'exercice un tu pourras continuer facilement.

DD : *kon dafa* lié *ak* les autres exos !

= donc c'est lié aux autres exercices !

S : *loolu laa bëggoon nga* comprendre

= c'est ce que je voulais te faire comprendre.

DD : non ! *lii dafa xawa* compliqué aussi, ça demande beaucoup d'attentions

= non ! C'est un peu compliqué aussi, cela demande beaucoup d'attentions.

Af : 170/5/18

Nous comprenons le besoin d'employer le wolof dans le but de se faire comprendre, de mieux faire comprendre des explications même si c'est dans un domaine d'étude bien précis dont les enseignements se font en français. Le problème que peut poser ce genre d'usage c'est l'originalité de la langue employée en ce qui tourne au tour des normes. Le wolof qui est parlé ne peut être qualifié d'un langage de qualité même si parfois on ne sent pas le souci que les gens devraient se faire par rapport à cette langue qui se parle sans se soucier de la manière dont elle devrait être parlée. Nous pouvons comprendre cela à la suite de Sow (2017) qui affirme que :

Le paradoxe se situe ainsi dans le fait qu'entre ce que la langue propose comme norme et ce que la pratique dénote dans les usages, il y a un fossé. Cela fait que chez les tout jeunes, cette norme des usages que nous appelons (par commodité) « nouvelle norme » est nettement caractérisée par un va-et-vient entre les langues en présence, si bien que le parler perd de sa pureté, amenant les classiques orthodoxes à considérer que les jeunes ne parlent plus ni le français ni les langues locales. (Sow, 217 :11)

Certes cette étude s'est portée particulièrement sur une population d'étude plus jeune que la nôtre, néanmoins la différence d'âge entre ces individus n'est pas un facteur bloquant pour les mettre en corrélation. Chez nos enquêtés, nous avons fait ce constat et le fait de valser entre les langues se constate dans presque toutes les situations de communications hormis celles entre étudiants et enseignants ou entre étudiants et administratifs. La langue wolof se parle sans pratiquement aucune référence à la norme, l'importance c'est de faire passer son message et bien se comprendre. Pourtant se faire comprendre bien devrait supposer une bonne utilisation de la langue en respectant les règles, les normes etc. mais si nous considérons la compréhension

que nos enquêtés ont de cette langue, c'est que le wolof est d'une simplicité incomparable aux autres langues, vu que le message passe facilement.

Ce qui demeure et qui n'est pas sans importance est le fait que dans le campus pédagogique le wolof est utilisé dans des interactions entre étudiants comme langue intermédiaire des personnes d'une même communauté linguistique de la même langue, en l'occurrence le wolof. Cela renseigne en même temps sur leur niveau de maîtrise du français ; pour certains il est beaucoup plus facile et plus simple de comprendre des explications en wolof qu'en français. Paradoxalement ils se présentent tous comme des personnes qui comprennent très bien le français et à priori cela devrait être le cas vu le niveau d'étude et l'environnement dans lequel ils évoluent.

Quand il s'agit d'évoquer la question des compétences linguistiques, ils avouent tous être capables de parler bien leur langue d'origine et la langue d'apprentissage, le français en l'occurrence et dans une certaine mesure l'anglais. Ce qui peut se révéler faux si on tient compte des observations sur le terrain qui montrent d'autres réalités. Ce qui explique cet usage du wolof c'est lié premièrement au contexte de communication qui se trouve être le campus pédagogique, deuxièmement, il y a un besoin réel pour certains étudiants de comprendre certaines explications plus ou moins techniques et que seuls leurs camarades peuvent les faire comprendre dans la langue qu'ils maîtrisent tous.

L'usage du wolof révèle l'attitude des étudiants en vers cette langue, la motivation première est que c'est une langue qui permet de se comprendre facilement si on le compare aux autres langues. Ainsi, il est une langue véhiculaire voire la plus importante du pays. Il est parfois considéré comme la langue nationale du fait que pratiquement tout le monde le comprend, du coup, il n'est pas associé uniquement au groupe ethnique wolof. C'est ce que nous comprenons à la suite de Juillard (1991) qui affirme que « du wolof, comme signe catégoriel de l'appartenance urbaine et, au travers de l'unification citadine, de l'appartenance à la nation ».

Le fait de parler wolof comme langue avec laquelle on comprend mieux ne lie pas forcément l'individu au groupe ethnique de la même langue. Lorsque l'étudiant saisit mal des termes trop techniques, il y a nécessité de recourir au wolof. Cependant, il ne se fait qu'entre camarades étudiants.

2 : La variation langagière dans le campus social

Le campus social est un de nos champs d'investigation et les interactions que nous avons se sont déroulées intégralement dans les chambres d'étudiants avec des sujets de conversations

aussi variés. Ce qui fait la particularité des interactions c'est ce que le cadre est très détendu, tous les sujets peuvent être abordés. Et contrairement au campus pédagogique d'où il faut tenir compte des personnes qui sont d'âges différents ou de catégories sociales ou professionnelles différentes, ici ces facteurs sont presque tous exclus.

Le français et le wolof sont des langues que les étudiants maîtrisent et chacune de ces langues peut être utilisée comme véhiculaire. Le campus social regroupe des personnes d'ethnies différentes venant de tout le pays et même de l'étranger ; ainsi lors des interactions un choix de langue s'impose. Les étudiants ne sont soumis à aucune politique linguistique familiale, c'est une liberté manifeste que nous constatons dans leurs pratiques langagières. Le campus social est un lieu que nous pouvons qualifier d'endroit informel en termes de communication car cette dernière se fait parfois sans un minimum de respect des normes et règles. Nous avons observé les étudiants et nous nous sommes entretenus avec eux pour comprendre est la langue qui est la plus parlée dans le campus social et les situations dans lesquelles elle est utilisée.

2.1. L'usage du français

Les relations amicales qui existent entre étudiants font que les pratiques langagières au sein de l'université, plus particulièrement dans le campus social, sont très spéciales. La famille est le milieu par excellence d'usage de la langue maternelle ; donc la question de savoir qu'elle est cette langue utilisée ne se pose presque pas. Cependant, dans le campus social, une enquête est nécessaire pour déterminer cette langue dans certains cas. La raison est qu'il y a des motivations personnelles pour des locuteurs à vouloir communiquer dans une langue qu'ils ne considèrent pas comme étant leur langue première. Chez nos enquêtés il y a certains qui sont des wolof (nos locuteurs cibles) et d'autres qui appartiennent à d'autres ethnies comme le Sérère. Ils utilisent très souvent le français dans les interactions mais pour des raisons diverses même s'ils sont dans une même situation de communication.

Le français est une langue comprise par tous les étudiants et qui l'utilisent de façon quotidienne. C'est la langue que tout le monde peut utiliser pour entrer en communication avec les autres. La différence qui existe entre l'usage du français dans le campus pédagogique et celui du campus social, est que ce dernier se fait de façon délibérée ; c'est-à-dire que le fait pour un étudiant de parler français dans le campus social n'est pas un choix obligé. Cette liberté qu'il y a dans le choix de langue déteint sur la qualité de la langue parlée. Les efforts fournis pour communiquer avec un enseignant ou un membre du personnel administratif ne se sentent plus. La façon de parler ou bien la qualité d'usage de la langue n'est pas important, la seule règle qui

vaille c'est de se faire comprendre. Lors d'une discussion dans leur chambre, FD et ses camarades ne se soucient même pas des aspects liés au bon usage de la langue.

CD : karim Wade est dans la sauce, l'autre là est dans la sauce, qui est reste ? dès qu'il mette les pieds ici on l'envoya en prison.

= Karime Wade est dans le collimateur, de même que l'autre (...), qui reste ? dès qu'il mettra les pieds ici, il sera envoyé en prison.

AK : Macky Sall l'a gracié

= Macky Sall l'a gracié.

BT : cette « gracias » là c'est une « gracias » conditionnelle, si c'est une « gracias » conditionnelle on l'a gracié comme ça, si Macky part CREI restera là

= cette grâce n'est que conditionnelle, si Macky part la CREI restera toujours.

AK : karim peut faire un qui §§ réclamation, sur la loi électorale si un candidat est « emprisonnier » d'une durée de six ans il ne pouvait être candidat.

= Karime peut faire une réclamation ; sur la loi électorale, si un candidat est condamné à une peine de six ans il ne peut plus se présenter.

BT : pour être candidat aux élections de la république il faut âgé de 35 ans et être jouit de ses droits civiques et « polotique », cela veut dire que il faut avoir une nationalité sénégalaise, un casier judiciaire qui est vierge, cela veut dire que la justice n'a par exemple aucun quelque chose pour aucune poursuite pour vous quoi.

= Pour être candidat aux élections de la république il faut être âgé de 35 ans et jouir de ses droits civiques et politiques, cela veut dire qu'il faut avoir une nationalité sénégalaise, un casier judiciaire vierge, c'est-à-dire que la justice n'a rien à reprocher.

AK : ils ont dit que karime a dépassé la durée légale

= ils ont dit que Karim a dépassé la durée légale.

FD : mais comment ça ça peut être ?

= Mais comment cela est-il possible ?

BT : je pense que même si karime se présentait macky va le battre parce que les Sénégalais n'osent pas voter pour lui parce que karim il ne nait pas ici, il ne connaît pas les réalités des Sénégalais. Le Sénégal a besoin d'un président qui est né baadoola.

= je pense que même si Karim se présentait Macky le battrait parce que les Sénégalais n'osent pas voter pour lui, il n'est pas né ici, il ne connaît pas la réalité des Sénégalais. Le Sénégal a besoin d'un président qui connaît les réalités sénégalaises.

FD : mais il a dit haute et fort d'où viennent mes milliards.

= mais il a dit haut et fort d'où viennent ses milliards.

Af :12/05/18

Cet extrait d'une discussion qui se tenait dans la chambre montre à plus d'un titre les aspects fondamentaux de l'usage du français des étudiants dans le campus social. L'environnement où ils évoluent révèle en quelque sorte leurs véritables personnalités sur le plan langagier. Dans leurs pratiques langagières on peut se rendre compte évidemment qu'ils comprennent la langue, mais leurs façons de l'utiliser montrent le contraire. Le choix de parler cette langue dans le cadre de cette discussion est totalement libre. Si nous nous intéressons à la forme et au fond de cet usage, nous nous rendons compte des lacunes que nos enquêtés traînent.

Certes la liberté se sent à travers les interactions, mais cela ne devrait pas expliquer le fait que parfois un étudiant soit incapable de dire " emprisonner" à la place de « emprisonnier » ; de même que l'agencement des mots qui composent une phrase. Le but n'est pas non plus de corriger de fautes grammaticales ou syntaxiques, mais de voir et de comprendre derrière cette liberté de s'exprimer entre camarades les soubassements d'un tel usage. La différence que nous pouvons établir est que le statut social de l'interlocuteur joue un rôle prépondérant dans la qualité même de la langue parlée ; nous ne sentons pas d'efforts fournis pour bien parler la langue contrairement au campus pédagogique. L'usage du français varie aussi selon les besoins des interlocuteurs dans leurs domaines d'étude tout comme il se faisait au campus pédagogique.

L'habitude de parler la langue couramment ne se sent pas dans les interactions ; aucun de nos enquêtés n'avoue parler le français de manière courante et que dans leurs familles respectives ce sont plutôt les langues locales ou encore premières qui y sont parlées. Nos enquêtés prétendent utiliser le français dans des discussions amicales très souvent et parfois pour certains ils disent l'utiliser beaucoup plus que la langue maternelle ou première. Or, au courant des observations la réalité est tout autre. Le français qui est parlé on ne saurait le définir comme du français académique de la simple et bonne raison que des problèmes de grammaire, de conjugaison, de syntaxe ou même de prononciation sont ce qui caractérisent ce français. Les habitudes d'usage sont telles que toutes les fautes de tout ordre passent inaperçues et

n'attirent nullement l'attention de l'interlocuteur étudiant. Ainsi, seule l'intercompréhension compte dans ces interactions.

Si l'on se base sur les observations, l'usage du français est moins important que le prétendent certains dans la pratique. Á notre avis il y a une équivoque chez certains entre le fait de parler français et le fait d'emprunter des mots à cette langue. Nous ne cherchons pas à porter des jugements sur la façon de parler, mais c'est cette façon même de parler qui implique des facteurs non négligeables pour le traitement de cette problématique des pratiques langagières des étudiants. Quand par exemple il y a un problème d'emplacement d'un mot entre autres, cela ne peut pas passer sans attirer l'attention d'un observateur, ce qui est totalement le contraire des interlocuteurs si nous en tenons compte à leurs usages.

Ce que nous pouvons considérer comme le motif des aveux qu'ils font en faveur du français c'est peut-être l'attitude qu'ils ont envers cette langue. Il est inconcevable et très mal vu qu'un étudiant ne sache pas parler un français qu'on pourrait qualifier d'acceptable. C'est ce sentiment d'infériorité que l'étudiant pourrait sentir par le fait qu'il ne maîtrise pas bien le français qui explique ces attitudes et l'usage même du français pour certains. La perception que les étudiants ont de cette langue est plus souvent liée à vouloir être estimé.

L'autre argument pour les autres dans la pratique du français c'est d'améliorer leurs compétences langagières dans cette langue. La langue est avant tout une question de pratique, donc plus on la parle, plus on est bien ; le besoin de s'améliorer s'impose. La langue française est aussi mise en relation avec certains thèmes qui sont généralement vus comme des thèmes qui concernent, selon la plupart, les intellectuels comme la politique. Dans l'extrait susmentionné, le thème tourne autour de sujets politiques et il est mis en rapport avec la langue. Nous constatons que même si certain éprouve des difficultés à parler correctement, la discussion se fait toujours en français. C'est cette même attitude que nous constatons lorsqu'il s'agit de sujets scientifiques en rapport avec leurs domaines de spécialité ; par contre ici, le débat est engagé en français certes, mais c'est le wolof qui permettra de comprendre.

2.2 L'usage du wolof

Le wolof est la langue la plus parlée dans le campus social, presque tous nos enquêtés cibles appartiennent à cette communauté linguistique. Cette langue domine toutes les communications entre étudiants de façon remarquable. La raison la plus évidente est qu'il est la langue première, la langue véhiculaire qui est pratiquement comprise à travers tout le pays. Nos enquêtés avouent tous avoir une parfaite maîtrise de la langue, même le séréer qui est dans

le groupe de FD se dit très compétent en wolof. L'évidence est que c'est la langue parlée non seulement entre camarades, mais c'est aussi celle parlée en famille. Si nous nous référons à leurs origines géographiques, leur maîtrise du wolof peut être admise. Bien vrai que le français est une langue que partagent tous les étudiants, le wolof aussi joue un rôle non moins important. Dans la grande majorité ou presque toutes les communications que nous avons observées, le wolof est la langue principalement utilisée et sa dominance n'est pas aussi contestée par nos enquêtés lors des entretiens.

Cependant, il y a une différence dans la façon de définir en quelque sorte l'usage du wolof ; c'est-à-dire si pour d'aucuns parler wolof c'est employer des mots wolofs et même parfois des mots de la langue française. Pour d'autres, parler une langue c'est employer uniquement les mots de cette langue et si l'on devrait employer des termes étrangers à cette langue, ils devraient être admis par la langue de communication. Autrement dit, les termes empruntés à une langue A sont acceptés par la langue B qui emprunte.

Du point de vue de la perception les opinions varient, cela n'empêche pas pour autant en réalité de constater que la deuxième définition donnée n'est pas perceptible lors des pratiques langagières. Entre l'idée qui est défendue et la réalité il y a un grand fossé. Nous comprenons par cette définition que ce qu'il fallait plutôt avancer c'est qu'il est difficile, voire même impossible, de s'exprimer en wolof sans peut-être faire intervenir le français. L'explication est que les pratiques langagières de ces étudiants sont caractérisées par des phénomènes comme le mélange et l'alternance des codes que nous avons déjà abordés. La présence de ces phénomènes est compréhensible du fait que ce sont des questions liées à l'histoire du pays et du niveau d'étude des locuteurs. Il est difficile ou impossible même de voir des interactions qui se réalisent en wolof uniquement en dehors des phénomènes cités en haut ; cela veut dire que le wolof que certains prétendent parler reste à voir en raison que ce n'est pas du wolof qu'on pourrait qualifier de 100% encore moins du français et pourtant ils défendent parler wolof.

Nous avons constaté que les facteurs qui engendrent ce genre de situation sont liés aux besoins pédagogiques si on sait que l'assimilation des cours se fait au campus social le plus souvent, car c'est le camarade qui a compris qui, à son tour, va expliquer à ses autres camarades. Dès lors, l'usage de la langue va connaître d'importants phénomènes relatifs aux pratiques langagières. Les cours se font en français mais les explications entre camarades étudiants se font dans une langue qu'ils maîtrisent tous parfaitement : le wolof. Or le wolof qu'ils disent parler connaît en ce moment-là des influences de la langue française parce qu'on comprend dans celle-ci pour expliquer dans une autre. Dans l'extrait suivant nous pouvons voir à quel point le wolof est affecté par le français :

DD- *sidy man dama wara dem terrain da nga lent te exo bi so compredre ul tu le dit, il faut nga xolaat leçon bi kom nimalako expliquer woon, lire ko bu baax.*

= Sidy, moi je dois aller au terrain, tu es lent et si tu ne comprends l'exercice dis-le, il faut que tu regardes la leçon comme je te l'avais expliqué ; lis le bien.

Af :15/05/18

Le but recherche n'est pas de mettre en exergue ni l'alternance, ni le mélange des codes, mais il s'agit plutôt de montrer le paradoxe entre ce que le locuteur défend comme idée et la réalité dans la pratique. Certes nous ne pouvons pas ne pas lui concéder l'idée selon laquelle ce qu'il dit c'est du wolof, mais c'est du wolof avec une forte présence de mots français. C'est dans la façon de penser du locuteur qu'il faut concevoir la langue. On parle wolof quand il y a une certaine dominance des mots wolofs et par contre quand il s'agit de parler français, les mots utilisés sont exclusivement des mots français.

Cette petite comparaison qui laisse apparaître l'opinion de ce locuteur est capitale par rapport à l'usage du wolof. Le souci de l'originalité ou bien de pureté de la langue ne se pose plus et que les phénomènes qui pourraient intéresser les chercheurs comme par exemple l'alternance ou le mélange des codes sont totalement ignorés. Mélanger le wolof au français s'inscrit dans l'ordre normal des choses, c'est la communication dans ce contexte qui fait que les locuteurs considèrent leurs parlers comme du wolof et du wolof tout simplement. Ce qui est complètement erroné si nous mettons en regard le wolof parlé au campus social et celui qu'ils devraient parler au sein de leurs familles.

3 : L'usage des langues au sport

Le lieu de sport est le milieu où nous relevons le moins de pratiques langagières et la raison est que c'est un milieu d'action, donc les moments d'interactions sont un peu rares. Néanmoins nous sommes parvenus à avoir quelques minutes de discussion entre étudiants qui fréquentent cet endroit avec FD. Sur plus de cinq (5) minutes d'enregistrement, nous constatons qu'au maximum seules deux (2) minutes constituent les interactions, du coup la communication n'est pas intense. Toutes les interactions tournent au tour du sport et de la façon dont ils le pratiquent. La langue avec laquelle ils communiquent c'est le wolof et dans quelques rares cas ils utilisent des expressions françaises. C'est la raison pour laquelle nous allons, de façon globale, parler simultanément de l'usage des deux langues.

Le wolof est la langue qu'ils partagent tous. Et dans un endroit informel comme ce milieu (le lieu du sport), que le choix de langue soit libre. La façon de parler le wolof ici est pratiquement celle avec laquelle ils le parlent dans la chambre ou autour du thé. Ce sont les mêmes phénomènes que nous relevons à l'exception de certains termes inspirés par le milieu. C'est ce que nous pouvons noter dans cet extrait ci-après :

FD: *yaw am nga dara yaw* ✓

= tu es en forme ✓

CD: *kaay ma wān la yaw xale yu jigéen yi nii la ñu lay def* **ɓ** *dad nila amoo dara, nii nii* **ɓ** *lañu lay def ni la amoo dara*

= viens que je te montre comment les filles vont faire **ɓ** et elles te diront que tu n'as rien, elles te feront comme ça **ɓ** et te diront tu n'as rien.

FD: *saa waay day am dara de! dënn rek nga bëgg? di nga ko am deel pomper rek affaires yi di na ñëw.*

= Tu ne veux qu'une poitrine bombée ! Tu l'auras il faut faire des pompes et ça viendra.

Af :220/5/18

À travers cet exemple, nous comprenons effectivement la relation établie entre la langue et l'action ; le mot démonstration que nous avons mis entre parenthèses occupe la place de l'action qui accompagne la parole. Pratiquement, les interactions tournent au tour de ce genre de sujets qui parlent de corpulence, de forme, de force etc. Sans même compléter une expression son sens est saisissable par les interlocuteurs. Quand FD dit « *am nga dara* » le sens est de dire à son ami qu'il est en forme, il a un bon physique ; le contexte dans lequel ils se trouvent favorise ce genre d'usage d'où l'influence de la situation de communication.

Les quelques rares expressions de la langue française vont par exemple dans le sens de donner des ordres ou encore de compter. Ce sont de courtes phrases employées, ce qui attire notre attention cependant c'est le fait qu'ils mettent en corrélation les exercices physiques et l'usage de ces expressions appartenant au français. Ils n'ont pas tenté de discuter en français ne serait-ce qu'une seule phrase et pourtant c'est cette langue qui est employée pour donner des départs, des arrêts ou pour compter. Pour donner l'ordre le chef d'équipe dit « on fait série de quinze (15) », pour commencer il dit « c'est parti » et pour donner l'ordre d'arrêter : « c'est bon ». Quand il s'agit aussi de compter, ce sont des chiffres en langue française qui sont utilisés.

Par rapport aux phénomènes langagiers, nous pouvons en trouver dans ces interactions ; même si nous avons de courtes échanges entre eux des phénomènes déjà cités dans les autres

parties peuvent être soulignés. Il n'est noté aucune faute par exemple dans ces usages pour la bonne et simple raison que ce sont des expressions ou bien des phrases très courtes qui sont employées. Mais ce qui est plus frappant dans ces interactions c'est le fait de mettre en adéquation les expressions françaises au sport pratiqué. Cela ne relève pas certes des aveux faits par les étudiants, une simple observation permet d'établir ce rapport de causalité entre la langue et l'activité. Dans ce cadre, les individus qui participent à l'activité sportive ne sont pas dans une incapacité qui leur impose d'employer forcément ces expressions de la langue française, mais c'est juste un prestige qui est exprimé et nous nous basons toujours sur les observations faites.

C'est ce qui nous fait dire que cet usage du français n'est pas d'un besoin langagier, c'est-à-dire qu'ils n'emploient pas le français pour être compris mais c'est plutôt la corrélation faite entre le sport pratiqué et le français qui est devenu une langue de prestige pour eux. De là, nous comprenons leur attitude par rapport au besoin d'être en adéquation par rapport à une situation sociolinguistique bien donnée. La présente situation exige en eux en quelque sorte d'un certain usage du français qui se limite tout simplement à leur besoin qu'on peut qualifier de strict, ce besoin il est très limité comparé aux besoins qu'ils éprouvaient au campus pédagogique ou encore au campus social.

Au lieu du sport, les discussions amicales se font en wolof et son usage se limite à ce niveau. Par contre, l'emploi du français peut être vu comme une opposition au wolof dans la mesure où si nous essayons d'élaborer un classement d'ordre d'importance, c'est le français qui est privilégié sur le wolof. Dans un autre sens nous pouvons aussi comprendre que cet usage du français en lien avec ce sport exprime la réalité culturelle même de la nature de ce sport qu'ils pratiquent. Dans tous les cas, l'idée renvoyant au prestige et au besoin d'accommodation prime sur le reste et cette réalité qui fait surface le plus sur le terrain. Sans même y prêter attention lors des usages, les pratiques langagières dans ce milieu révèlent cette réalité du terrain qu'est difficile à contester.

L'usage du wolof tout comme celui du français ont tous la même fonction : celle de communiquer. Dans cette fonction globale naît une autre qui est particulière et strictement réservée à l'usage du français. Cet usage exprime l'impression de maîtriser son milieu, d'être en adéquation par rapport à son environnement, de fait c'est la langue qui exprime le mieux le rapport existant entre langue et sport. Ainsi le besoin langagier de ce contexte diffère des autres et qui peut paraître normal et évident, cependant cela va à l'encontre de la position de certains de nos enquêtés qui défendaient tout à fait le contraire lors des entretiens. Le besoin n'est pas strictement langagier. Ce qui nous permet de dire que ce qui est déclaré ou défendu par un

locuteur lors d'un entretien peut s'avérer faux dans les pratiques langagières ; le constat est que seules les pratiques sont capables de révéler de façon fidèle les idées qu'un locuteur a par rapport aux langues.

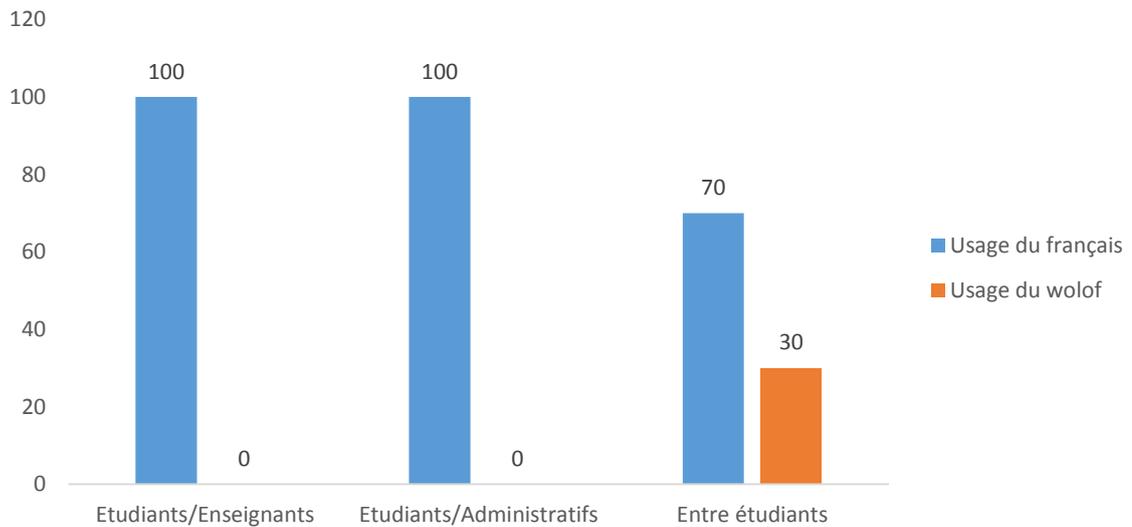
Cette petite comparaison s'est faite au sein du même groupe que FD dirige. DD et ses camarades n'ont pas fréquenté cet endroit par conséquent il est impossible de comparer les deux groupes sous cet angle. Néanmoins si nous élargissons notre idée sur le lien paradoxal entre les déclarations faites sur les langues et les pratiques, nous pouvons dire que les déclarations et les idées en rapport avec la façon dont ils voient les langues il y a un fossé. Ce qui est avoué à l'enquêteur peut être tout à fait contradictoire par rapport à ce que les pratiques révèlent et c'est flagrant dans le contexte sportif.

4 : Étude comparative des usages langagiers

Dans ce sous chapitre, nous proposerons une étude comparative de l'ensemble des usages langagiers qui ont fait l'objet de notre étude. Nous partirons d'analyses pertinentes pour présenter des schémas illustratifs pour mieux cerner les variations langagières existantes dans les pratiques langagières des étudiants. Tout au long de notre recherche, nous avons noté des variations lors des interactions, ce qui peut paraître évident. Cependant, évidentes qu'elles puissent être, elles ne se manifestent pas de la même façon. L'usage des langues diffère certes selon la situation de communication ou selon l'interlocuteur, mais chez notre population enquêtée l'objet de la discussion peut constituer un élément déterminant dans la variation ou encore l'activité pratiquée peut bel et bien influencer ou imposer même à la limite une conduite langagière.

Nous avons déjà évoqué les usages des langues qui sont principalement le wolof et le français dans les différents lieux fréquentés par nos enquêtés, par contre une comparaison entre l'usage du wolof et celui du français n'a été pas faite. La comparaison entre ces langues par rapport à leurs usages est aussi relative, nous ne saurions pas tenir compte de chaque endroit fréquenté par les étudiants de notre enquête. Les langues sont utilisées de façon disproportionnée selon l'endroit ou même selon les sujets à débattre. Autrement dit, dans la chambre, par exemple, le temps de communication en wolof n'est pas égal forcément au temps consacré à la communication en français ; donc dans un même milieu les usages varient. Si nous prenons l'exemple du campus pédagogique, c'est le français qui domine et les raisons ont été déjà évoquées. Dans le graphique ci-après, nous présentons les proportions des usages du wolof et du français en pourcentage.

Usages du français et du wolof au campus pédagogique en pourcentage



À travers ce graphique, nous pouvons remarquer aisément le faible usage du wolof qui existe dans des interactions qui n'impliquent que des étudiants. Entre étudiants et administratifs ou entre étudiants et enseignants, c'est la langue officielle et d'apprentissage qui est utilisée. Si nous raisonnons par rapport à la fréquence des usages, c'est-à-dire la langue qui est utilisée le plus, il est évident que le français est plus important. Cependant, ce que révèle l'usage du wolof est beaucoup plus important que celui du français sur le plan langagier. Certes le wolof est peu utilisé dans ce contexte mais son usage est primordial si nous nous référons aux observations.

Aussi est-il important de relever à ce niveau le problème de la fiabilité de certaines données surtout quand il s'agit d'interactions entre étudiant/enseignant ou étudiant/administratif. Cela s'explique par la présence de l'enregistrement qui fait que l'étudiant s'efforce en ces moments de ne parler que la langue française avec ses interlocuteurs.

C'est grâce à l'usage du wolof qu'un étudiant qui n'avait pas saisi certains aspects du cours peut comprendre avec les explications des camarades. Même si certains étudiants banalisent le fait de parler wolof au campus pédagogique, son importance demeure toujours. Ainsi sur ce plan, nous ne pouvons pas dire catégoriquement que le wolof est plus important, mais il arrive à remplir des fonctions que le français ne peut pas.

Nous comprenons par ce phénomène que l'importance de la fréquence d'usage d'une langue n'est pas forcément liée à sa ténacité par rapport au message surtout quand il s'agit d'une langue qu'on qualifiée d'étrangère à un locuteur. Il est clair qu'étant wolof c'est la langue de ce groupe que l'on maîtrise bien, mais quand cette langue est utilisée dans des domaines aussi

techniques cela montre que cette langue est même « véhiculaire » pour ces propres locuteurs. L'autre chose qui retient notre attention c'est aussi l'usage même du français qui a des raisons diverses selon le locuteur.

Ce qui est le plus marquant c'est que c'est un usage en quelque sorte obligé puisque les situations dans lesquelles l'usage du français est exclusif c'est avec des interlocuteurs qui ne s'exprime qu'en français avec les étudiants. La dimension intellectuelle de l'interlocuteur est très mise en avant par l'étudiant. Sur le plan social leurs statuts ne sont pas les mêmes et c'est ce qui explique les efforts énormes des étudiants pour être à la hauteur pour bien communiquer avec eux. Par ailleurs, ce français se distingue de celui d'entre camarades comme le soutiennent Juillard et Ndiaye (2009) sur les variations que connaît le français suivant le type de locuteur. Qu'il est citadin, campagnard, expérimenté et âgé, cet usage se fait toujours remarqué tant sur le plan formel que fonctionnel.

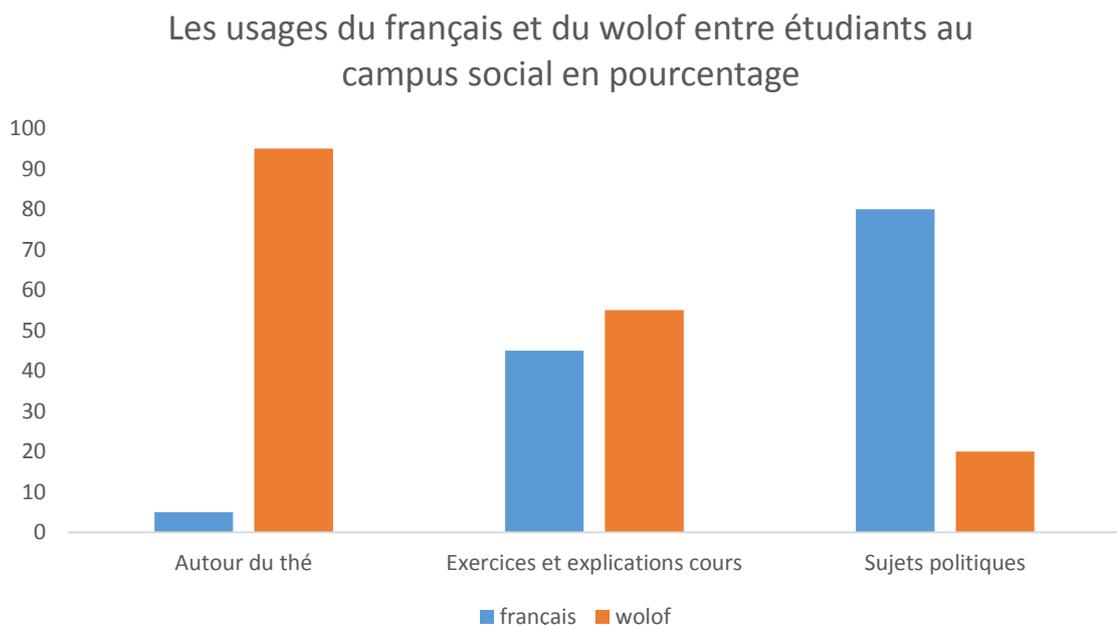
Les motivations pour parler une langue peuvent variées. Mais toujours est-il que la pratique va dans le sens, le plus souvent, de désavouer ce qu'avance un enquêté par rapport à une langue donnée surtout le français. C'est ce qui explique la relation paradoxale entre les compétences déclarées et les pratiques langagières. Ainsi, la langue wolof parvient à occuper une place de choix dans les pratiques langagières des étudiants, pratiques qui devaient être faites en français vu le contexte.

Dans un cadre tout autre comme le campus social, l'usage du wolof est incontournable. Comme au campus pédagogique le besoin de paraître bien et d'être estimé fait que certains des enquêtés font montre toujours de leur bonne maîtrise des langues et particulièrement du français. Seulement ici, le français qui est parlé ne peut être qualifié de façon catégorique que c'est du français "académique". Le contexte de communication fait que le locuteur ne se soucie même pas de la qualité de langue, toutes les interactions que nous avons recueillies se font entre étudiants ; ainsi aucune pression ne s'exerce sur eux. C'est aussi dans ce contexte que nous pouvons constater pratiquement tous les phénomènes langagiers. La comparaison ne se limite pas au simple usage du français entre le campus pédagogique et le campus social, mais la fréquence des usages du français et du wolof pour comprendre l'importance donnée à chacune des langues.

Comme nous l'avons mentionné en haut, l'usage du français dans les deux campus connaît une différence très remarquable. Au campus social on ne sent pas cette pression "sociale" dans les pratiques langagières comme au campus pédagogique. Cette pression est causée par la présence d'autres personnes comme les enseignants et les administratifs qui ont des statuts sociaux opposés à ceux des étudiants. Dès lors, il est clair que le respect des règles

et des normes des langues parlées sera totale omis et il n'y a pas d'exception faite à une de ces langues (le wolof et le français). Le wolof parlé connaît des phénomènes langagiers variés qui font que comme le français il y a du mal à le qualifier.

À la différence du wolof du campus pédagogique, le wolof est pratiquement la langue de grande communication au campus social pour certain et il a une double portée. Certes c'est la langue maternelle de presque tous nos enquêtés (cibles), mais il joue le même rôle qu'au campus pédagogique dans certaines circonstances. Autrement, lors des discussions qui relèvent d'un débat scientifique, le wolof intervient et c'est le cas par exemple quand il s'agit de faire des exercices en groupe ou d'expliquer une leçon à un camarade. La différence est aussi selon qu'ils sont autour du thé, ou bien quand ils abordent un sujet politique ou encore quand il s'agit de discussions relatives aux cours et exercices. Dans ce graphique ci-après, nous représentons les usages du français et du wolof pour mieux étayer cette idée avancée.



Selon ces trois (3) contextes différents d'interactions, nous notons des variations dans les usages au niveau de chaque situation de communication. Les variations que connaissent ces langues sont dans certains cas évidents, et dans d'autres ce sont des raisons extralinguistiques qui les expliquent. Si nous prenons en premier les interactions qui se sont faites au tour du thé, la domination extrêmement large du wolof sur le français nous paraît évidente. Ici, les interactions n'obéissent à aucune norme et les participants ne sont soumis non plus à aucune contrainte qui aurait impacté sur leur *conduite langagière*. Ainsi une liberté totale est notée lors des interactions. Les quelques rares usages du français dans ce contexte s'expliquent par le fait

que, dans nos groupes d'enquêtés, il y a des individus qui défendent toujours l'idée selon laquelle l'étudiant est avant tout celui qui parle français, langue officielle. Les débats ne sont pas *hiérarchisés*, il n'y a pas un sentiment d'infériorité ou de supériorité éprouvé par les étudiants ; ils sont tout simplement spontanés avec aucune exigence linguistique ou langagière.

Par contre, l'élément extra linguistique est bien le culte de l'apparence qui existe chez certaines personnes qui se sentent *obliger* de parler quelque fois le français. Dès lors, nous pouvons mettre en relation cette attitude dont certains étudiants ont fait montre à celle évoquée par Ndiémé Sow (2017). Dans cet article, son locuteur cible considère la langue wolof, qui n'est pas sa langue d'origine, comme celle des « *nandité* » pour faire référence aux personnes qui sont en adéquation avec leur époque. C'est pratiquement la même idée qui est défendue et l'on pourrait se poser la question de savoir pourquoi ? Le constat général est que même si l'étudiant pratique la langue française depuis le bas âge, ses compétences dans les pratiques langagières laisse croire tout à fait le contraire chez d'aucun. Ceci est une raison pour d'autres de vouloir prouver qu'ils en sont capables. C'est aussi le mobile de l'usage du wolof plus ou moins important lors des discussions au tour d'un exercice ou quand il s'agit d'expliquer une leçon qui s'est faite évidemment en français.

Certes la différence qui existe entre les usages des deux langues pour faire des exercices ou encore expliquer une leçon n'est pas si grande que cela, mais elle est non négligeable dans la mesure où ce genre d'interaction est censé se faire dans la langue où les enseignements se font. Cela montre une fois de plus la contradiction qui peut y avoir entre ce que l'enquêté fait valoir par rapport à ses compétences linguistiques et ce que révèlent les pratiques. . Cela peut poser également la question des politiques linguistiques du pays. Notre étude ne s'intéresse pas à cette question de politiques de langue. Par contre force est de constater que cette langue officielle qu'on prétend maîtriser fait défaut à certains niveaux. Le plus important est que ce problème est constaté dans un milieu qui devrait être par excellence le lieu où cette langue devrait être la mieux parlée de toutes.

La façon dont les langues sont employées au sport ne nous permet pas de faire une comparaison profonde dans la mesure où il n'y a presque pas de débats entre les étudiants. Cependant il y a une relation établie par les étudiants entre le sport et la langue française (les ordres de commencer ou d'arrêter un exercice physique se font en français, de même que quand il s'agit de compter). Nous pouvons comprendre ainsi que le genre de sport pratiqué est un sport qui n'est pas de chez nous. Cependant, nous y voyons une volonté manifeste de la part des étudiants de donner ces ordres en français tandis qu'ils existent bel et bien dans leur langue des expressions pouvant exprimer ces besoins langagiers sans aucune ambiguïté.

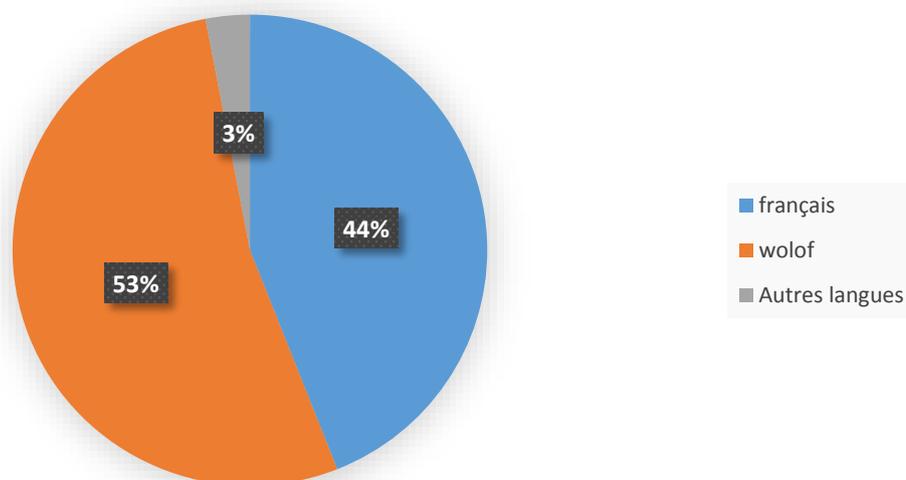
L'autre fait remarquable et qui mérite largement d'être souligné, c'est bien l'influence de l'urbanité qui se manifeste à des proportions différentes selon nos enquêtés. Le constat que nous avons fait est que cette urbanité ne se traduit pas de façon générale à tous nos enquêtés. Autrement dit, elle se manifeste relativement chez ces derniers et différemment aussi. Quand nous abordions cet aspect, nous avons évacué tout ce qui était en rapport avec. En effet, si nous prenons par exemple les formules de salutations, elles varient d'un étudiant à un autre ou parfois d'un groupe d'étudiants à un autre du fait qu'ils se comprennent. Si nous prenons un de nos enquêtés en l'occurrence DD, qui a une aptitude à intégrer facilement des éléments qui sont des marques de l'urbanité dans ses propos, nous relevons que sa façon de saluer ses camarades est très spéciale.

Pour dire « bonjour » ou « comment tu vas ? » en français ou encore « *na nga def* » en wolof il dit « *naka xaalibikum taraba kum naaw yi* » toute cette « phrase » pour dire juste ces formules de salutations susmentionnées. La difficulté est que nous ne saurions dire de quelle langue il s'agit ici. Quand on laisse se emporté par la prononciation on peut facilement se tromper en se disant qu'il s'agit de la langue arabe mixée à du wolof (« *naka* et *yi* »). Ce qui prête à confusion c'est l'agencement même de la phrase car certains mots prononcés ici occupent la même place dans une phrase en arabe : les mots comme « *xaali* » peut être confondu avec « *xaalun* » en arabe qui signifie situation, moment etc. de même « *bikum* », le « *bi* » peut signifier avec et le « *kum* » qui a le sens d'un pronom possessif renvoyant à la deuxième personne du pluriel.

Le constat est que cette personne ressource utilise parfois des mots d'autres langues, et ces mots sont employés avec des sens complètement galvaudés. C'est le cas du mot « *poméridio* » qui signifie dans une autre langue *soirée* et qui est employé pour faire allusion à *affaire* et l'emploi se fait toujours avec des éléments de sa langue maternelle, le wolof. C'est dire aussi que seule la personne qui l'emploi est en mesure de donner une signification au terme utilisé selon la situation de communication et de ses interlocuteurs. Il nous a fallu ses explications pour que nous comprenions le sens de certains mots puisque le sens attribué à un terme donné n'a rien à voir avec le sens qu'il peut avoir dans la langue à laquelle ce terme appartient.

Dans ce graphe ci-après, nous allons proposer le pourcentage des usages des différentes langues pratiquées par nos enquêtés afin de mieux élucider la fréquence d'usage des langues chez les étudiants de Ziguinchor, après quoi il sera possible de relever davantage la question relative au comportement langagier et de la perception de la langue d'origine.

Pourcentage des langues employées par les étudiants



Au vu de ce graphique, nous constatons que l'usage du wolof domine largement celui des autres langues. Cependant, il est à noter aussi que le français occupe une place non négligeable dans les pratiques langagières des étudiants même si son usage est du parfois à des contraintes d'ordres divers résultants de phénomènes sociolangagiers, de la situation de communication, de l'interlocuteur entre autres. Quant à la partie représentant l'usage des autres langues, elle est presque insignifiante mais révèle le niveau de culture de notre population d'étude que nous avons déjà développé dans la partie analyse. Ce qui explique aussi l'usage des autres langues comme l'anglais par exemple c'est par rapport aux thèmes que les étudiants abordent entre eux (les autres langues ne sont utilisées qu'entre étudiants). L'usage de ces autres langues n'obéit pas le plus souvent aux règles syntaxiques ou morphosyntaxiques de la langue parlée. Dans d'autres cas l'usage se fait par le biais du mélange ou d'alternance de codes.

À cet effet, l'usage des langues chez notre population d'étude oblige à faire un choix sur le plan social comme pour faire référence à la culture urbaine, car même si l'opposition entre rural/urbain ne compte pas trop du fait que la presque totalité de nos enquêtés habitent des villes. Cependant, la différence vient des particularités des villes d'origine. Notre enquêté qui est originaire de Dakar, en l'occurrence DD, présente beaucoup plus d'éléments de l'urbanité dans ses pratiques langagières que tous les autres qui viennent d'autres régions. Cela nous a permis de cerner en quelque sorte la connaissance des « parlars urbains » de nos enquêtés ainsi que leur niveau d'appropriation de ces parlars. Cela nous a également permis de voir le mélange du wolof avec les autres langues comme le français entre autres.

Les usages du wolof et du français sont parfois dans une certaine mesure en situation de diglossie si nous tenons compte de la dualité qui existe entre ces deux langues lors des pratiques langagières. Ce concept signifie l'état dans lequel deux variétés de langues coexistent sur un même territoire et ont des liens par rapport à l'histoire ou à la politique, l'une jouit d'une position sociale supérieure à l'autre. Dans ce cadre, la langue française symbolise le prestige car rappelons le, elle est associée à une fonction noble ; elle est la langue utilisée dans l'administration ainsi qu'à l'école. Le wolof, même si elle revêt d'une valeur capitale, elle est celle utilisée pour exprimer les besoins terre à terre de la vie quotidienne. De ce fait, chacune d'elles remplit une fonction et qui peut être aussi parfois difficile à cerner. En outre, les domaines d'usage sont quasiment liés aux situations d'interaction où l'emploi d'une autre langue que celle française peut être vu comme un manque de niveau de la langue ou encore le niveau d'appropriation des langues dans une situation d'interaction bien définie.

Le rapport qui existe entre le français et le wolof est qu'elles sont liées par l'histoire et qu'elles sont dans une situation qui fait qu'on peut parler de diglossie. Fishman (1967) a élargi l'application de la notion de diglossie à toutes les situations où deux ou bien plusieurs variétés sont en présence, y compris des variétés non reliées génétiquement. Ce qui le conduit à distinguer entre diglossie pour les variétés génétiquement liées et bilinguisme, pour celles qui ne le sont pas, y compris pour des coexistences sans réelle durée. Le sens donné à la diglossie comme une situation bilingue dans laquelle une dualité est notée, c'est-à-dire une des deux langues est dans une situation de supériorité ou d'infériorité par rapport à l'autre, est celle celle le plus à notre terrain et notre population d'enquête. C'est cette situation qui renseigne le plus sur le contact des langues, les oppositions qui peuvent y naître de même que le conflit dans les variétés de langues.

Dans le cadre de notre terrain d'étude la dualité entre français et wolof est très manifeste ; dans certaine situation de communication, le fait de ne pas utiliser le français révèle un manque de niveau dans cette langue, ce qui peut être considéré comme une information capitale sur l'environnement social de l'enquêté. En effet, il était clair lors des recueils des interactions que l'usage de langue française n'était pas seulement lié aux besoins communicationnels d'un moment bien précis, mais cet usage révélait tout de même le rapport de supériorité entre le français et les autres langues locales et nous en avons déjà abordé certains aspects relatifs à l'usage de ces langues.

À la suite de tout ce qui vient d'être développé, nous pouvons retenir l'impact réel du contact des langues dans les pratiques langagières des étudiants à travers des nombreux phénomènes langagiers cités. Ce qui se révèle aussi c'est que ce que l'enquêté défend comme sa propre façon de concevoir les langues parfois s'avère faux, C'est-à-dire qu'il y a une grande différence entre ce que l'étudiant prétend faire et ce que révèlent les pratiques elles même.

L'origine géographique est aussi déterminante, et à ce titre la différence entre les étudiants s'opère au niveau de leur environnement social. La présence de l'urbanité dans les pratiques langagières n'est pas due à leur milieu actuel qu'est l'université. Elle résulte des compétences acquises bien avant. Cela veut dire que c'est l'environnement immédiat de l'individu et son parcours scolaire qui déterminent sa façon de parler et d'utiliser ses ressources langagières.

Les variations langagières sont essentiellement dues aux contextes de communication et les différents interlocuteurs des étudiants. La façon de communiquer est différente selon que l'étudiant s'adresse à un professeur, un personnel administratif et selon qu'il est en face d'un camarade étudiant. Dans le premier cas le besoin de s'accommoder aux exigences communicationnelles l'oblige à faire des efforts, dans le deuxième cas de figure la seule chose qui importe c'est que le message passe.

Les différents graphiques nous ont permis de comprendre la proportion des langues utilisées, et par la même occasion nous permettent de voir comment les langues sont classées par ordre de priorité. Rappelons que le wolof et le français sont les principales langues utilisées par nos enquêtés, ce qui fait qu'elles sont dans une certaine mesure en situation de diglossie. Dans bien des cas, c'est la langue française qui bénéficie d'une notoriété, dans d'autres le wolof joue un rôle déterminant.

Conclusion

Au terme de notre travail, nous voudrions préciser d'abord que cette étude est loin d'être globale sur les pratiques langagières chez les étudiants. Notre hypothèse de départ consistait à étudier les pratiques langagières chez les étudiants de Ziguinchor en se focalisant sur un certain nombre de facteurs. Dans cette étude, nous avons abordé les principaux facteurs sociaux et langagiers qui impactent l'usage des langues ; ces facteurs tournent autour des attitudes et d'éléments externes des langues. Nous nous sommes intéressés aux pratiques langagières avec bon nombre de facteurs qui l'induisent. Les étudiants se distinguent des autres catégories de la population par leurs capacités d'utiliser les langues différemment ainsi que le phénomène d'accommodation selon les différentes situations de communication. Et qu'en dehors de la langue locale wolof, ils partagent tous une autre langue qui est celle de l'enseignement à savoir le français, et qui jouit toute fois d'un statut très important.

L'une des tâches que nous sommes donnée pour cette étude a été d'essayer de déterminer l'essentiel des facteurs sociaux ou linguistiques qui impliquent les pratiques langagières en mettant en exergue certaines variables, la façon de parler des étudiants et l'impact qu'elle produit chez les langues d'origine. Nous sommes partie de l'hypothèse de l'influence des langues dites étrangères, le niveau d'étude ainsi que les différentes situations de communication.

Cette hypothèse s'est confirmée mais pas totalement. Dans nos observations lors des interactions, nous avons pu comprendre que l'une des variables que nous avions mise à l'avant ne s'est nullement manifestée. Il s'agit de l'âge et il est pratiquement emporté par les situations de communication. La différence d'âge qui existe entre nos enquêtés n'est pas si grande et que nous avons pu constater aussi que le problème de l'âge fait naître chez certains étudiants un complexe, du coup le plus âgé ne se distingue pas sur ce point.

Les attitudes langagières varient parfois d'un étudiant à un autre. La raison est que ceux qui considèrent le wolof comme la langue à laquelle ils s'identifient le défendent et disent lui accorder une place de choix par rapport aux usages langagiers ; ce qui ne se manifeste pas comme ils le disent car la réalité est que le wolof ne leur permet pas de communiquer dans toutes les situations surtout celles qui sont formelles. Ainsi, seule l'identité de l'individu est véhiculée dans cette attitude, la langue locale surtout le wolof est toujours associé à l'identité nationale et comme nous l'avons dit, c'est la langue qui permet aux étudiants de se comprendre très rapidement. La situation diglossique dans laquelle le wolof et le français sont fait que chaque langue a un rôle bien précis selon que la sphère de communication est formelle ou

informelle. Ainsi, les représentations langagières sont d'une importance non négligeable du fait qu'à travers elles nous comprenons exactement le lien qu'il y a entre l'individu et la société.

Nous n'avons pas pu établir une relation entre les pratiques langagières et le sexe des usagers du fait que tous nos enquêtés sont de sexe masculin, donc nous ne saurions parler de l'impact de cette variable sur les pratiques langagières des étudiants. Toutefois, cet aspect mérite bien d'être pris en compte car le milieu universitaire abrite une importante couche féminine.

Ce qui s'est révélé dans notre étude aussi est que nous avons pu comprendre à travers les observations et les entretiens une sorte d'opposition entre deux aspects qui sont en rapport direct avec les pratiques langagières. Nous avons constaté que l'usage des langues avec certains phénomènes dans certains cas était spontané. C'est-à-dire qu'il est très difficile de ressortir l'ambiguïté entre cette manière d'utiliser les langues et les pratiques elles même. L'autre facteur opposant est que cette spontanéité ne l'est pas toujours. Certains de nos enquêtés nous ont confié que certains phénomènes, particulièrement le mélange ou l'alternance de codes sont très souvent programmés lors des interactions. Cet aspect ne faisait pas partie de notre hypothèse de départ, mais vu sa pertinence nous avons jugé nécessaire de ne pas l'occulter et de l'intégrer dans le cadre de notre analyse.

Quant à l'alternance des codes, elle obéit non seulement au fait d'être programmée, mais en plus la position qu'occupe un code dans une interaction est la même du début jusqu'à la fin de l'interaction. Quand le français vient à la fin d'une phrase, il sera ainsi pendant presque toute l'interaction. Ces phénomènes langagiers autant qu'ils sont résultent du contact des langues ; ce contact est un fait de l'histoire et de la politique vu que la langue de l'administration et celle de l'enseignement est le français. Les langues qui se reflètent le plus dans les interactions sont le français et le wolof et dans une certaine mesure l'anglais. Cette dernière est considérée même plus prestigieuse que le français du fait des influences extérieurs sur le plan communicationnel, car parler anglais symbolise le sommet du niveau de culture étrangère mais urbaine aussi. L'urbanité, dans notre étude n'est pas tout à fait liée au milieu universitaire mais par rapport au milieu d'origine.

Nous avons pu aussi établir une comparaison entre les trois différents lieux choisis pour y suivre nos enquêtés que sont le campus social, le campus pédagogique ainsi que le lieu de loisir en l'occurrence le sport. Ce que nous avons retenu c'est que les usages varient selon le milieu et selon l'interlocuteur. Au campus pédagogique c'est le français qui est utilisé parce

que ce sont les enseignants ou le personnel administratif qui sont les interlocuteurs et pour les besoins d'accommodation l'étudiant est obligé de parler français avec ses interlocuteurs. Les quelques interactions en wolof relevées se passent entre étudiant. Pour ce qui est du campus social, c'est le wolof qui est utilisé et avec tous les autres phénomènes de langue. Ce qui a retenu notre attention c'est que les explications des cours comme des exercices, donnés en classe, se font en wolof et pourtant le français est une langue qui est censée être comprise parfaitement par les étudiants vu qu'elle est pratiquée à bas âge. Nous ne nous sommes pas appesantis sur les raisons qui sont dues à une politique linguistique.

Comme l'ont révélé certaines études, il y a un problème de compréhension qui se pose même si une langue est pratiquée pendant longtemps. En ce qui concerne le lieu de loisir, les interactions sont rares à l'exception de certaines discussions avant le démarrage des activités physiques. Le reste ce sont de courtes expressions françaises pour donner des signaux de départ ou d'arrêt ou encore pour compter. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que hormis les discussions amicales, tout le reste c'est en français pour montrer le rapport que nos enquêtés établissent entre l'activité et la langue.

Les diverses situations de communications et les différents interlocuteurs avec les quels nos enquêtés entre en communication nous ont permis de déterminer le pourcentage des langues utilisées dans les différents milieux choisis. Ces derniers connaissent des variations langagières selon que les étudiants sont autour du thé ou selon le sujet de discussion.

Dans le cadre de notre étude, les éléments internes à la langue ne sont pas pris en compte en raison que nous n'avions pas comme objectif de décrire les langues mais d'étudier les pratiques langagières. Néanmoins, il serait important d'approfondir cette recherche en abordant d'autres aspects qui sont internes comme la syntaxe, la phonétique entre autres. Nous avons constaté que les étudiants rencontrent des difficultés relatives à ces deux aspects. La pertinence d'un tel élargissement réside dans le fait que les étudiants sont considérés comme ceux qui doivent parler mieux le français surtout. L'autre élément est lié au problème de sécurité linguistique. Même si un bon nombre des enquêtés disent parler le wolof, le wolof parlé laisse parfois à désirer. Cette langue est mélangée à tout bout de champ avec d'autres.

Une confrontation des sexes pourrait aussi être intéressante dans la mesure où dans le cadre de cette étude cette variable n'apparaît pas du fait que tous nos informateurs sont du même sexe (masculin). Cette variable pourrait renseigner sur la façon dont les langues sont utilisées du côté des garçons comme des filles. La différence de générations aussi peut être l'objet d'une

recherche puisque si elle n'apparaît pas clairement dans notre étude, c'est du fait que l'âge est presque un tabou chez les plus âgés de nos enquêtés. La raison est que le plus âgé de nos enquêtés est au même niveau avec les autres de ce fait son âge dérange.

Références bibliographiques

Ouvrages cités

Bautier E., 1995, *Pratiques langagières, pratiques sociales. De la sociolinguistique à la sociologie du langage*, Paris, l'Harmattan

Calvet, L.-J., 1994, *Les Voix de la ville : introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot

Calvet, L.-J., 1993, *La sociolinguistique, que sais-je ?* Paris, PUF, p.17

Dreyfus, M. & Juillard, C. 2004, *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir*. Paris: Karthala.

Goffman, E., 1973, *Stigma*. London: Peguin.

Gumperz, J., J., 1989, *Discourse strategies*, Studies in Interactional Sociolinguistics 1, PRESS SYNDICATE OF THE UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

Ki-Zerbo, J., 1978, *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*, Paris, Hatier

Labov, W., 1979, *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press

Dictionnaires consultés

Petit Robert, édition 1984

Dictionnaire de linguistique, Larousse, 1973

Articles scientifiques cités

Amorouayach, E., 2009, « Pratiques langagières d'étudiants en médecine de la faculté d'Alger », *Synergie d'Algérie* n^o5, p. 139-150

Auzanneau, M. et Fayolle, V., 2011, « Événement énonciatif et variabilité langagière dans le rap Sénégalais », *Presse universitaire de France / Linguistique* vol 47 :145 à 172

Bautier, E., 2001, *Pratiques langagières et scolarisation*, *Revue française de Pédagogie*

Berthoud, A.C. et Burger, M., 2014, *Repenser le rôle des pratiques langagières dans la constitution des espaces sociaux contemporains*, *Champ linguistique*.

Boubakour, S. & Meziani, A., 2010, « Pratiques langagières et dynamiques socio-identitaires », *Pratiques interculturelles - Pratiques plurilingues? Recherches et expériences de terrain*, Colloque 2010 de l'ARIC (Association pour la Recherche Interculturelle)

Bulot, Th., 2004, « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements 109 sur l'urbanité langagière » in *Cahiers de Sociolinguistique* (Presses Universitaires de Rennes), n°9 : 133-147

Brodal, I., K., 2009, « Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques », mémoire de Master, université d'Oslo.

Calvet, L.-J., 1991, « Le facteur urbain dans le devenir linguistique des pays africains. Le facteur linguistique dans la constitution des villes africaines » in *Cahiers des sciences Humaines* (Paris, ORSTOM), n°27 : 3-14

Conrad, S.-J. et Elmiger, D., 2005, « villes bilingues », Actes du colloque de Biel/Bienne, Mars 2004, *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, p.82

COSERIU E. (1969), «Einführung in die Strukturelle Linguistik». Vorlesung gehalten im Winter-Semester 1967/68 an der Universität Tübingen.

Canut, C., 2001, « Pour une nouvelle approche des pratiques langagières », *Cahiers d'études africaines*, EHESS, NO 163-164

De weck, G., 2003, « Pratiques langagières, contextes d'interaction et genre de discours en logopédie/orthophonie », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 38/39, 25-48

Diop, Ch. A. (1990), (1e éd. 1948) : « Quand pourra-t-on parler d'une renaissance africaine ? » in *Alerte sous les tropiques. Articles 1946-1960. Culture et Développement en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, p. 33-44

Fishman, J. A., 2000a, 1e éd. 1965, « Who Speaks Which Language to Whom and When? » in *Wei* (éd.): 89-106

Fishman, J. A., 2000b, 1e éd. 1967, « Bilingualism With and Without Diglossia ; Diglossia With and Without Bilingualism » in *Wei* (éd.), p. 81-88

HAMERS J.F. et Blanc M. (1983) « Bilinguisme et bilinguisme », Pierre Mardaga, Bruxelles
Jodelet, D *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1994 (pp. 36-57)

Juillard, C., 1997, « Accommodation » In Moreau. M-L, *Sociolinguistique : Les concepts de base*, Ed. Mardaga, Bruxelles, p.12

Juillard, C., 2005, « Plurilinguisme et variation sociolinguistique à Ziguinchor », bulletin VALS-ASLA n°82, p.117-132

Léglise, I., 2017, « Multilinguisme et hétérogénéité des pratiques langagières. Nouveaux chantiers et enjeux du *Global South* », *Langage et société* 2017/2 (N° 160-161), p. 251-266.

Léglise, I. & Alby, S., 2013, « Les corpus plurilingues, entre linguistique de corpus et linguistique de contact : réflexions et méthodes issues du projet CLAPOTY ». *Faits de Langues* 41: 95-122.

Mondada, L., 2007, « le code-switching comme ressource pour l'organisation de la parole-en-interaction », Laboratoire ICAR et Université de Lyon.

Ndao, P.A., 1998, « les phénomènes de code switching au Sénégal une question de compétence ?, *Francophonies africaines, Dynamiques sociolangagières, Université de Rouen*

Nunez, J. J. F. et Léglise, E., 2017, « Ce que les pratiques langagières plurilingues au Sénégal disent à la linguistique du contact ». Auzanneau Michelle; Bento Margaret; Leclere Malory. *Espaces, mobilités et éducation plurilingues : éclairages d'Afrique ou d'ailleurs, Editions des archives contemporaines*

Thiam, N., 1994, « la variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar : une première approche », *Langage et Société*, n° 68, p. 11-34.

Simonin, J. & Wharton, S., « Sociolinguistique des contacts de langues Un domaine en plein essor », *SOCIOLINGUISTIQUE DU CONTACT. DICTIONNAIRE DES TERMES ET CONCEPTS*

Sow, N., 2017, « Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d'urbanité »

VION, R. (1992) : *La communication Verbale. Analyse des interactions* Hachette Supérieur, Paris.

Webographie

Juillard, C. et Dreyfus, M. 2001, « le jeu de l'alternance de la vie quotidienne des jeunes scolarisés à Dakar et à Ziguinchor », [http://études afroicaines-revues.org](http://études.afroicaines-revues.org). Consulté le 18/05/17

Table des matières

Introduction	1
Première partie : approche méthodologique du travail.....	7
CHAPITRE 1 : CONCEPTS ET ETAT DES PRATIQUES LANGAGIERES.....	9
1. ÉLUCIDATION CONCEPTUELLE.....	9
1.1. LE MULTILINGUISME	9
1.2. LE PLURILINGUISME	11
2. SITUATION DES PRATIQUES LANGAGIERES.....	13
CHAPITRE 2 : ÉTAT DE LA RECHERCHE.....	24
1 : PRATIQUES LANGAGIERES ET INTERACTION.....	25
2 : PRATIQUES LANGAGIERES ET CONTACT DES LANGUES.....	26
3 : PRATIQUES LANGAGIERES ET INTERFERENCES	28
4 : MELANGE ET ALTERNANCE CODIQUES DANS LES PRATIQUES LANGAGIERES.....	29
5 : EMPRUNT LINGUISTIQUE.....	30
CHAPITRE 3 : APPROCHE PRATIQUE DU TRAVAIL.....	32
1 : METHODE (DEMARCHE ETHNOGRAPHIQUE AVEC UNE APPROCHE QUALITATIVE).....	32
2 : OUTILS DE COLLECTE.....	34
Deuxième partie : présentation et analyse des résultats	37
CHAPITRE 1 : ANALYSE DES DONNEES.....	39
1 : REPRESENTATIONS LANGAGIERES ET PRATIQUES LANGAGIERES	39
2 : PERCEPTION DE LA LANGUE D'ORIGINE	44
3 : MELANGE ET ALTERNANCE CODIQUES.....	46
MELANGE DE CODES OU <i>CODE-MIXING</i>	46
ALTERNANCE DE CODES	48
4 : CONTACT DES LANGUES.....	51
5 : L'URBANITE DANS LES PRATIQUES LANGAGIERES	54
CHAPITRE 2 : ÉTUDES DES USAGES LANGAGIERS.....	56
1. LA VARIATION LANGAGIERE DANS LE CAMPUS PEDAGOGIQUE	56
1.1. L'USAGE DU FRANÇAIS.....	57
1.2. L'USAGE DU WOLOF	59
2 : LA VARIATION LANGAGIERE DANS LE CAMPUS SOCIAL	61

2.1. L'USAGE DU FRANÇAIS.....	62
2.2 L'USAGE DU WOLOF.....	65
3 : L'USAGE DES LANGUES AU SPORT	67
4 : ÉTUDE COMPARATIVE DES USAGES LANGAGIERS	70
Conclusion.....	79
Références bibliographiques.....	84
TABLE DES MATIERES.....	88